

Traduction intégrale de *Novembersc hnee*

Disclaimer : Aucune garantie ni droit ne découle de l'utilisation de cette traduction.

Lien de ce document:

<https://kdrive.infomaniak.com/app/share/1427524/8a1a5fa7-1397-400e-80f7-8295a9b87f11>

plus ici : <https://xpeuvr327.github.io/202/>
ressources collège pour d'autres matières

Fichier disponible h24!

© CRÉDIT À TYPHANIE QUI A TRADUIT LES
CHAPITRES 4-14 (et la fin du 1er) !

--TABLE DES MATIÈRES--

Chapitre 1	2
chapitre 2.....	4
chapitre 3.....	6
chapitre 4.....	10
chapitre 5.....	13
chapitre 6.....	17
chapitre 7	20
chapitre 8.....	24
chapitre 9.....	27
chapitre 10.....	30
chapitre 11.....	32
chapitre 12.....	35
chapitre 13.....	38
chapitre 14.....	40
épilogue	42

--Traduction--

Chapitre 1

J'ai même joué de la flûte à bec une fois. J'avais huit ou neuf ans. J'allais à l'école de musique avec mon amie Mélanie ; on avait des cours tous les jeudis de 16 h à 17 h. C'était sympa ; je n'ai pas manqué une seule heure. Puis mon père a perdu son emploi.

Le laminoir avait été vendu à une société, néerlandaise je crois. J'ai pleuré pendant des jours, mais mes parents ont arrêté de payer mes cours de flûte à bec.

Notre professeur à l'école de musique s'appelait Maria Lüdeking. Elle était grosse, il lui fallait deux chaises pour s'asseoir. Si mon amie et moi jouions une chanson sans faire d'erreur, on avait chacun une barre chocolatée. Mme Lüdeking avait toujours les doigts collants ; ce n'était pas

drôle de lui serrer la main. J'ai continué à jouer pendant quelques mois, sans cours et sans Mélanie. Mais être seule, ce n'était pas pour moi ; j'avais toujours besoin de quelqu'un à mes côtés. Alors j'ai arrêté. La flûte devrait toujours être dans ma chambre. Tu me demandes ce que ces choses ont à voir avec ce que tu veux savoir? D'une certaine manière je devrais commencer. D'ailleurs, tu devrais savoir que j'étais autrefois une très bonne fille. Une fille qui voulait des Barbies. Et des chevaux. Et jouer de la flûte à bec. Qui a commencé le karaté plus tard. Ce que je haïssais, c'était l'irrespect sur les rues. Ça a à voir avec l'histoire, vous

Il s'appelait Martin ou Marvin, tu te souviens ? C'était dans tous les journaux à l'époque. Tom, Jurij et moi nous sommes retrouvés dans la cabane près de la cloison. À un moment donné, nous avons découvert la porte en bois et réalisé que le cadenas était cassé. Quelqu'un avait dû l'ouvrir avec un pied-de-biche. À l'intérieur, nous avons trouvé des tonnes de bouteilles de bière vides, des mégots de cigarettes et des restes de nourriture moisies. L'air était si pollué qu'il était presque impossible de respirer. Nous avons transporté les ordures jusqu'au conteneur le plus

proche et avons remis la pièce en ordre. Il nous a fallu deux jours pour tout nettoyer. Ma mère aurait dû me voir.

Ensuite, nous avons acheté une nouvelle serrure. La plus solide que nous ayons trouvée. Elle était plutôt chère, cette chose. Nous avons aussi recouvert la fenêtre à côté de la porte avec des planches de chêne que nous avons trouvées derrière la cabane. Celui qui avait vécu dans la cabane avant nous n'est jamais revenu.

À partir de ce moment, la cabane nous appartenait. Nous n'avons demandé la permission à personne, nous n'aurions de toute façon pas su à qui. Nous avons réparé le toit qui fuyait, mis de vieux matelas dans la seule pièce et installé trois fauteuils que nous avons trouvés dans les encombrants.

Pendant des jours, Jurij a tagué des graffitis sur les murs, des monstres et ce genre de choses. Il savait faire ça, c'était un vrai artiste. Après, ça sentait tellement la peinture que nous avons tous les trois mal à la tête. En tout cas, la cabane était mieux que ma chambre à la maison. Si seulement nous avions eu un poêle, ça aurait été parfait. Mais nous avons froid dès qu'il faisait un

peu plus frais dehors.

Vous vous demandez sûrement comment ça pouvait marcher, deux garçons et une fille. On sait comment ça se passe, allez-vous dire, ces histoires finissent toujours mal. Pendant un certain temps ça fonctionne, du moins ça en a l'air. Mais ensuite, l'un des trois devient jaloux. Et là, ça éclate. Fin de l'histoire.

Chez nous, ça a marché, presque un an.

Personne ne comprenait, surtout pas mes parents. Mais je n'ai même pas essayé de leur expliquer. Ça n'aurait de toute façon servi à rien. Avec les garçons, ils sont bizarres.

Avec Jurij, j'ai commencé à sortir. « Le Russe », comme on l'appelait à l'école, alors qu'il venait du Kazakhstan. Les moqueries ne le dérangeaient pas — du moins c'est ce qu'il disait. Je n'étais pas vraiment amoureuse de lui, peut-être que j'étais trop jeune. Mais il était drôle, plein d'idées folles, et nous pouvions parler pendant des heures. En plus, je trouvais mignon sa manière de parler allemand.

Un jour, Melanie m'a dit que Jurij volait des voitures et conduisait comme un fou avec. Au début je ne voulais pas la croire. Mais ensuite, il a foncé au milieu du village au volant d'une BMW devant moi. Il roulait à cent, au moins.

Ça a été la fin. Pas parce qu'il volait, ça ne me dérangeait pas tellement. Il conduisait les voitures juste jusqu'à ce que l'essence soit vide. Non, je ne voulais pas sortir avec quelqu'un qui ne tenait pas à sa vie et qui risquait tout pour un frisson. Peut-être que je ne supportais pas non plus que notre relation ne lui suffisait pas, qu'il avait besoin de quelque chose de plus fort. Nous sommes sortis ensemble deux mois. Jurij n'a même pas essayé de me convaincre de rester avec lui. Il sentait que ça ne servait à rien. Mais nous sommes restés amis. C'était important pour moi.

J'ai rencontré Tom grâce à Jurij. Exactement. Un jour, Jurij a amené Tom à la fontaine de la mairie. C'était notre point de rencontre, après l'école ou le soir. Jurij a dit à Tom que j'étais un as du karaté et que je préparais mon examen pour la ceinture noire. Tom m'a défiée le soir même — et m'a battue. Peut-être que je l'ai laissé gagner, je ne me souviens plus exactement. Je sais juste que ses techniques n'étaient pas très propres, ça ressemblait à ce qu'il avait appris dans la rue et non dans un club sportif. Mais Tom était fort, très fort. Et il avait une force de saut incroyable. Jamais je n'avais vu quelqu'un sauter aussi haut pour des

attaques de pied.

Ce soir-là, en me battant avec lui, en repoussant ses attaques brusques et en essayant de le garder à distance, j'ai soudain su que j'attendais quelqu'un comme lui. Ce soir-là devant la mairie, j'étais certaine à cent pour cent que Tom était le garçon dont j'avais toujours rêvé. Quand nous rencontrions notre groupe à la fontaine dans les jours suivants, je devais toujours le regarder, c'était comme une obsession, Melanie faisait des remarques stupides. Pourtant, elle était elle-même amoureuse de lui.

Pendant une semaine, Tom a fait semblant de ne rien remarquer. Puis il n'a plus pu s'en empêcher et a regardé en arrière. Il était tellement timide. Vous ne me croirez pas. Là, un gars fort comme un taureau, avec des épaules de déménageur, devient rouge quand une fille lui plaît !

Sinon, il n'était pas comme ça, pas du tout. Il avait même déjà été au tribunal pour une bagarre. Mais je ne le savais pas encore. Il me l'a raconté plus tard.

Jurij était-il jaloux de Tom ? Il ne l'a jamais montré. Ou je n'ai rien remarqué, parfois je suis un peu distraite. Pour moi, Jurij a toujours été comme le frère que j'aurais voulu avoir depuis

petite. Tom, je l'ai aimé, oui, vraiment. Même si je n'étais jamais sûre que ce soit réciproque. Il ne parlait pas beaucoup, malheureusement. Jurij et lui s'entendaient bien, ils étaient amis. Vous pouvez demander à n'importe qui.

--

chapitre 2

--

C'était en octobre. Fin octobre ou début novembre, je ne me souviens plus exactement. Il avait soudainement fait froid pendant la nuit. Au matin, il y avait du givre sur les toits, et à la lumière du soleil levant, la ville s'était transformée en un magnifique rêve. Après l'école, nous étions allés directement à la cabane à vélo et étions maintenant allongés paresseusement sur les matelas. Youri avait rapporté quelques vieilles couvertures de la maison. De bonnes couvertures russes de « mon arrière-grand-mère russe », avait-il dit avec un large sourire. Nous avons étendu le tissu gris et rugueux sur nous. Mais nous n'avions toujours pas vraiment chaud.

À part claquer des dents, nous ne voyions rien de sensé à faire par cet après-midi froid. Les jours précédents, nous avions travaillé à l'intérieur de la cabane ou escaladé la paroi abrupte pour explorer de nouvelles voies. Nous étions désormais meilleurs que les membres du club de montagne qui venaient ici pour l'escalade libre. Mais il faisait maintenant trop froid, même pour nous.

À un moment donné, Tom s'est levé. « Je m'en vais », a-t-il dit.

Je me suis immédiatement débarrassée des couvertures, heureuse de rentrer à la maison et de prendre un bain chaud.

Tom et moi étions déjà sur le pas de la porte quand Jurij a soudainement dit : Australie.

Ce n'était pas la première fois qu'il nous lançait un seul mot. J'avais toujours l'impression qu'il contenait tout ce à quoi il pensait ces derniers jours. Types de voitures. Actrices de cinéma. Ou quelque chose de kazakh.

C'est l'été en Australie, expliqua-t-il. Trente degrés à l'ombre. Au moins...

« Et qu'est-ce qu'on en fait de cette info ? »
demandai-je en remontant la fermeture éclair de mon anorak.

« Doit-on s'y baigner ? »

Jurij m'ignora. « As-tu déjà entendu parler d'Uluru, la montagne sacrée des peuples autochtones ? » demanda-t-il en se tournant sur le dos et en fixant le plafond. Sans attendre notre réponse, il continua : « Bien sûr que non. J'aurais dû m'en douter. Ou de la barrière de corail, le plus grand récif corallien du monde ? Non ? T'y connais rien ! Comparée à l'Australie, l'Allemagne est un vrai trou à rats. Un petit trou à pluie minable... »

« Le vol dure 24 heures », ai-je dit. « Au moins. Comment allons-nous le payer ? »

Tom s'affala lourdement sur une chaise, prise dans les débris. C'était un miracle que la chose ne se soit pas effondrée instantanément. Tom regarda Jurij un moment. Puis il sourit soudain. « Une banque », dit-il.

« Et nous aurons assez d'argent. »

« Quoi ? »

« On va braquer une banque, Lina », dit-il. « Et on file d'ici. Direction l'Australie, si tu veux. L'essentiel c'est qu'il fasse chaud. »

« D'accord », j'ai dit. « On va braquer une banque. Pas de problème, Tom. »

« D'accord », dit Jurij. « J'accepte. »

Sans hésiter, nous avons commencé à planifier. Aucun de nous trois n'aurait jamais imaginé braquer une banque par cet après-midi glacial. Ce n'était qu'un jeu fou dans lequel Il n'y avait qu'une seule règle : personne n'avait le droit de dire que c'était un jeu. Nous nous y sommes tenus. Pendant assez longtemps.

La Sparkasse, située sur la Luisenstraße, était notre meilleure option. Dans notre ville, il n'y a pas beaucoup d'endroits où cambrioler : la poste, deux banques, le supermarché, quatre bars, un fleuriste et le kebab Murat. Nous avons choisi la Sparkasse car elle est juste au carrefour. Si nous devions fuir, nous pensions que ce serait un avantage. De plus, la banque n'avait généralement que trois parfois quatre employés au maximum. Nous pouvions facilement les contrôler.

Pendant des jours, nous avons sillonné la ville, observant discrètement ce qui se passait dans les bureaux de la Sparkasse. Nous mémorisions l'ordre d'arrivée des employés au travail et l'heure à laquelle ils rentraient chez eux l'après-midi. Nous notions les heures d'affluence aux guichets et les heures de calme. Et surtout, nous enregistrions l'heure d'arrivée des fourgons blindés pour récupérer l'argent.

À un moment donné, nous en étions certains. D'après nos observations, les enregistrements de caméra surveillance devraient toujours filmer dans la cabane de la carrière allongées près de la fenêtre, il y avait donc une cachette sous une planche de plancher mal fixée. Le mercredi après-midi était donc le meilleur moment pour un braquage. La voiture blindée de la société de sécurité arriverait vers 16 heures. À ce moment-là, nous étions déjà partis depuis longtemps.

Tu nous trouves naïfs, avoue-le. En tant qu'avocat, tu ne peux pas imaginer que nous ignorions que les fourgons blindés changent parfois d'itinéraire pour des raisons de sécurité. Qu'il suffit de regarder une série policière à la

télévision pour le savoir. Non, nous l'ignorions. Ou alors nous n'y avons pas pensé. Certes, notre plan n'était pas parfait – quel plan l'est ? Mais n'oublie pas, nous jouions à un jeu. Ne pas s'ennuyer, attendre avec impatience l'après-midi d'école – imagines-tu ce que cela signifie ? Même la pluie et le froid ne nous ont pas empêchés de nous préparer.

À un moment donné, nous avons acheté des pistolets à eau au supermarché et les avons peints en noir. Après, ils ressemblaient presque à des vrais.

Pour pratiquer l'attaque, nous sommes allés à la forêt de la ville. Le bar-grill d'Eisenberg était censé être la banque, et j'étais le caissier. Armes au poing, Jurij et Tom ont surgi des buissons vers moi en criant : « Haut les mains ! Passez-moi l'argent ! »

On a failli mourir de rire. Comment pouvais-je donner de l'argent les mains en l'air ? Peut-être avec les dents ? Mais on a continué, on s'est

améliorés de jour en jour, et on s'est vite sentis comme de vrais pros.

Finalement, nous avons acheté des bonnets de ski noirs. On ne pouvait pas nous reconnaître pendant le braquage, surtout dans notre jardin où tout le monde nous connaissait. De plus, la banque était clairement équipée de caméras de surveillance. On a fait des fentes dans les bonnets pour nos yeux. Tom était le seul à se faire des trous pour la bouche et le nez. Il avait peur de s'étouffer, j'en suis presque sûr maintenant. Mais à l'époque, je n'avais aucune idée de ce qu'il avait vécu avant notre rencontre. Pourquoi n'avons-nous pas choisi une banque dans la ville voisine, me direz-vous ? Pourquoi l'aurions-nous fait ? Après tout, on n'avait pas vraiment prévu de braquer la caisse d'épargne.

La dernière semaine de novembre, nous étions prêts. Nous avions une banque où les millions nous attendaient, nous avons échangé de vraies armes, des masques de ski, et nos VTT, nous étions censés nous servir de véhicules pour nous échapper. Jurij a suggéré de nous louer une voiture. Une voiture pour nous échapper

serait tout simplement plus professionnel, a-t-il dit. Mercedes, Porsche, BMW : il avait tout. On pouvait même personnaliser la couleur. Mais on n'a pas voulu. Du moins, j'ai refusé, et Tom a acquiescé. C'était encore un jeu, me suis-je dit. Un vrai vol de voiture n'aurait pas eu sa place là-dedans.

On ne l'a pas fait exprès. Je le répète. Parce que c'est vrai. Parce que je n'ai aucune raison de mentir. Et parce que Jurij et Tom étaient mes meilleurs amis. Ce n'était qu'une vaste blague, croyez-moi. Et s'il n'avait pas commencé à neiger ce mercredi-là, rien ne serait arrivé de toute façon. Rien de grave, en tout cas.

--

chapitre 3

--

De gros flocons tombaient ce matin ; il n'avait pas neigé autant à cette époque de l'année depuis des années. Même les professeurs ne se souvenaient pas d'une telle chute de neige. Quand nous avons quitté l'école après la sixième, les chasse-neige étaient partout. Ils devaient rouler phares allumés ; la neige s'était

déposée sur la ville comme un épais rideau blanc. Ma mère travaillait chez le fleuriste le mercredi, comme d'habitude. Elle a appelé de là pour dire qu'elle ne savait pas quand elle rentrerait ; les bus étaient bloqués. « Je devrais réchauffer mes pâtes et faire mes devoirs. Je suis sûre que tu ne verras pas tes amis avec ce temps », a-t-elle dit avant de raccrocher.

Elle avait tort. Bien sûr, j'ai retrouvé Jurij et Tom. Il faisait un froid glacial dans notre cabane. J'avais peur que mes doigts gèlent. Ou mes oreilles. J'ai de belles oreilles et de beaux cheveux noirs, tout le monde le dit. Je suis peut-être un peu grande et trop large d'épaules. Mais mes oreilles vont bien, je les aime bien. Quoiqu'il en soit, il nous fallait un chauffage au plus vite. On ne pouvait pas aller chez Jurij ou Tom. Leurs chambres étaient si petites qu'on se sentait claustrophobes, même à deux. Et chez moi ? Ils étaient si hostiles envers eux que j'ai décidé de ne pas les emmener.

« Nous serons bientôt en Australie », dit Jurij. Ses paroles se transformèrent en nuages transparents qui flottèrent vers la fenêtre.

Tom sourit, mais comme d'habitude, il ne dit rien.

« Ensuite, nous nous allongerons au bord de la piscine dans un hôtel cool et boirons des cocktails », continua Jurij.

« Et après tu seras ivre et il faudra te porter jusqu'à la chambre », dis-je.

« On n'a même pas encore regardé à quoi ressemble la Sparkasse », dit Tom après quelques minutes de silence. « On devrait au moins savoir où sont les caméras de surveillance. »

Jurij hocha la tête. « Tu as raison. Allons-y, on y va tout de suite. » Pour nous protéger du froid, nous avons remonté jusqu'au menton nos bonnets de ski. Dans la pénombre grise du refuge, nous ressemblions soudain à de véritables braqueurs de banque. Bien qu'il n'y ait absolument aucune raison de l'être, j'avais peur ; c'était comme un examen. J'aurais préféré ne pas y être allé.

« Et les pistolets ? » demanda Jurij.

Nous n'en avons pas besoin, répondis-je.

La neige dans la carrière atteignait deux mains d'épaisseur. La progression sur nos VTT était lente. Les roues arrière patinaient, et j'ai failli tomber à un moment. La route principale avait été salée entre-temps, donc c'était plus facile. Cependant, le vent de face, violent, rendait les choses difficiles. En chemin, des enfants nous lançaient des boules de neige.

Tom les a secoués avec son poing, Jurij a sauté de son vélo et a riposté.

Il n'était même pas trois heures, mais la Sparkasse était illuminée. Sur le trottoir devant le bâtiment, un homme en manteau bleu déblayait la neige. Jurij et moi voulions descendre de vélo. Mais Tom secoua la tête. Nous traversâmes lentement le passage de la mairie, la place du marché, le pont Saint-Nicolas et passâmes devant notre école.

Pourquoi n'avons-nous pas simplement pénétré dans la banque ? Après tout, on aurait dit qu'on attendait juste que la voie soit libre. Bien sûr que si, qu'en pensez-vous ? N'oubliez pas qu'on jouait à un jeu appelé braquage de banque. Un vrai braqueur entre-t-il dans une banque pendant que quelqu'un déneige dehors ? Non ? Voilà.

Après notre deuxième promenade en ville, l'homme au manteau bleu avait disparu. Nous étions de l'autre côté de la rue, incertains de la marche à suivre.

« On y va tous ensemble ? » ai-je demandé.

« Trop évident », dit Tom.

« Alors j'irai », dit Jurij.

Tom secoua la tête.

« Pourquoi pas ? »

« Ta langue. »

« Et ma langue ? »

« Tu viens de Russie », répondit Tom. « Ça se reconnaît. Toujours. »

« Je viens du Kazakhstan », objecta Jurij.

« Peu importe », dit Tom.

« Et moi ? » demandai-je.

« Tu n'es pas assez cool », dit Jurij

« Eh bien, écoute! »

« Yuri a raison », dit Tom. Si l'un d'eux te parlait, tu te chierais dessus de peur.

« Ce n'est pas vrai du tout », ai-je protesté.

J'irai, dit Tom.

Si seulement je n'avais pas cédé si vite devant la banque. Je n'aurais pas bafouillé, je vous le garantis. J'aurais pensé à quelque chose s'ils m'avaient demandé ce que je voulais y mettre. Je leur aurais probablement demandé de m'expliquer comment ouvrir un compte étudiant. Ou autre chose. Mais j'ai laissé Tom partir. Malheureusement. J'avais froid ; malgré les gants, je sentais à peine mes doigts. Je voulais en finir. Et rentrer à la maison.

Nous avons poussé nos vélos de l'autre côté de la rue et les avons appuyés contre le mur près de l'entrée. Tom est entré dans la banque, tandis que Yuri et moi, sous l'auvent, observions ce qui se passait à l'intérieur aussi discrètement que possible.

Je ne vous facilite pas la tâche, n'est-ce pas ?
Trois adolescents achètent des pistolets à eau et

des bonnets de ski pour jouer au braquage de banque. Économiser non pas pour le prochain téléphone portable ou le dernier graveur de CD. Pas pour aller en discothèque ni à des soirées de dating dans une école de danse. Qui va croire Lina, pensez-vous ? Je peux comprendre. Mais vous ? N'avez-vous jamais fait de folies ? N'avez-vous jamais traversé une intersection les yeux fermés ? N'avez-vous jamais embêté les gens avec vos appels téléphoniques ? N'êtes-vous jamais restés à un arrêt de bus avec vos amis sans monter à bord ? Et vous êtes-vous réjouis de la grimace du chauffeur ? Non ? Nous, au moins, on faisait ce genre de choses – et on s'amusait beaucoup.

À l'intérieur de la banque, trois employés étaient assis à leur bureau : deux femmes et un homme. Un deuxième homme, d'après ce que j'ai pu voir de l'extérieur, déposait des liasses de billets dans une machine à compter, ou quel que soit le nom de ces machines, dans la caisse enregistreuse. Il ne semblait y avoir aucun client dans la pièce ; du moins, je n'en ai vu aucun.

Quand Tom entra, les deux femmes levèrent les yeux, l'une d'elles lui demanda quelque chose. Tandis qu'il répondait, je vis clairement comment ses lèvres, il grimaça soudain, comme on le fait

quand on doit éternuer. Et c'est ce qu'il a fait, et il l'a fait de manière très violente.

On l'entendit jusqu'à la porte. Il éternua une seconde fois. Et, dans ce mouvement violent, sa casquette glissa sur son visage. Je ne sais pas si c'était arrivé tout seul ou s'il y avait contribué. En tout cas, vu de l'extérieur, c'était magique : en une fraction de seconde, Tom se transforma en véritable braqueur de banque.

Involontairement, j'ai attrapé le bras de Yuri. Il n'a pas semblé remarquer. Il regardait fixement par la fenêtre, seule sa pomme d'Adam se balançant de haut en bas.

L'homme à la caisse leva lui aussi les yeux de son travail. Il portait des cheveux noirs courts, des lunettes à monture dorée, des lèvres fines et ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-quinze. Comparé à Tom, il faisait figure de nain.

Je ne sais pas ce que Tom faisait à ce moment-là ; il nous tournait le dos. Peut-être ne faisait-il rien du tout, se demandant simplement pourquoi

sa casquette lui avait glissé sur le visage et pourquoi il faisait soudainement noir. Quoi qu'il en soit, le caissier se hâta de tendre la main derrière lui et de déposer une liasse de billets l'une après l'autre sur le comptoir devant lui et finir par la pousser vers Tom par l'ouverture de la fenêtre. L'homme lui parlait sans cesse, comme si sa vie en dépendait. Ses collègues se levèrent d'un bond et levèrent les mains au-dessus de leur tête. C'était drôle, comment ils étaient rangés-là, en rang.

Tom hésita, se tourna vers nous, sa casquette sur le visage, et haussa les épaules. Puis il fourra précipitamment l'argent dans les poches de son anorak. Il le fit si maladroitement que quelques billets tombèrent par terre.

Au début, j'ai eu envie d'éclater de rire, mais j'ai dû me couvrir la bouche d'une main pour me retenir. « C'est un jeu de fou », me suis-je dit, « maintenant même les autres employés de la banque s'y mettent. » « Tom va déballer les billets dans une minute, me suis-je dit, là-bas, à notre poste d'observation. Bien sûr qu'il le fera, il n'est pas stupide. » Et tout le monde éclatera de rire et se félicitera mutuellement, et Tom éclatera de rire. Et ce sera la fin de notre braquage de

banque, et nous serons tristes que la fête soit déjà terminée.

Mais Tom ne rendit pas les billets. Il se tourna vers la porte pour s'enfuir. Soudain, une petite vieille femme apparut derrière lui, comme sortie de nulle part. Elle portait un étrange chapeau carré et tenait un sac de courses. Peut-être venait-elle de se rendre à son coffre-fort ou aux toilettes au sous-sol de la caisse d'épargne ; vous le saurez. Ou peut-être était-elle à la banque depuis le début et je ne l'avais tout simplement pas remarquée. Quoi qu'il en soit, Tom la percuta de plein fouet, la heurta de ses 90 kilos, et ils tombèrent tous les deux. Il se releva aussitôt, tandis que la femme restait immobile, tordue.

Et les gens de la banque ? Ils étaient toujours là, les mains levées, immobiles comme des poupées.

L'instant d'après, Tom se précipita vers la porte. « Sortons d'ici ! » cria-t-il. « Allez ! »

Je l'ai attrapé par la manche. « Mais... » ai-je commencé.

Tom s'écarta. « Il faut qu'on sorte d'ici ! » cria-t-il en sautant sur son vélo.

--

chapitre 4

--

Jurij et moi aurions dû rester, attendre la police et raconter notre jeu. Mais nous ne l'avons pas fait, malheureusement. Nous étions comme déconnectés. Sans réfléchir davantage à ce qui venait de se passer dans la banque, nous avons sauté sur nos vélos et avons filé derrière Tom. Nous ne nous demandions pas pourquoi il se dirigeait vers la carrière, pourquoi nous ne quittions pas la ville. Nous le suivions comme si quelqu'un nous contrôlait à distance. Sur la route, la neige avait de nouveau recouvert le sol, et, pour couronner le tout, le vent avait changé de direction. Il nous fouettait les yeux avec de la neige mouillée. Puis, on entendit des sirènes. Mais peut-être que je me les imaginais seulement, ça pouvait être juste le sifflement du vent.

Lorsque nous avons tourné vers le chemin menant à la carrière, cela s'est produit. Jurij et moi roulions côte à côte, ayant tous les deux du mal à garder nos vélos sur la piste. Au sommet du virage, nos coudes se sont légèrement touchés, ce n'était même pas un choc très fort. Mais Jurij a perdu l'équilibre, a dérapé, est tombé lourdement sur une pierre et est resté allongé, le visage crispé de douleur.

« Tom ! » ai-je crié. « Tom ! Attends ! »

Mais il ne semblait pas m'entendre. Comme un fou, il fonçait vers notre cabane.

« Le genou est cassé ! » gémissait Jurij quand je me penchai sur lui.

Je retirai le vélo de dessous lui. « Il faut qu'on parte d'ici », dis-je.

Laborieusement, Jurij se redressa. « Le genou est cassé », répéta-t-il en gémissant.

« Tu peux atteindre la cabane ? » demandai-je. Il hocha la tête en silence.

Nous avons mis une éternité. Tous les quelques mètres, nous devions nous arrêter. Jurij jurait doucement en russe. Peut-être récitait-il aussi une prière, je n'en savais rien. Quoi qu'il en soit, je l'ai traîné jusqu'à la cabane, le dos ruisselant de sueur. Jurij s'est effondré sur l'un des vieux matelas, je suis allé chercher nos vélos et les ai

placés près de celui de Tom, contre la fenêtre. La pièce était maintenant assez étroite. Depuis ce vol improvisé — ou peu importe comment nous devions l'appeler — Tom avait changé. Vraiment, c'était effrayant. Ses yeux semblaient plus froids, ses lèvres plus fines. Son visage était comme de la glace ou du métal. Un étranger était assis dans ce fauteuil. Personne à qui je pouvais faire un câlin ou que je pouvais caresser. Sa casquette était jetée négligemment à côté de lui.

« Où étiez-vous passés ? » demanda Tom. Je me suis essuyé le front. « Jurij est tombé », dis-je.

Tom n'écoutait même pas. Il fouilla dans les poches de son anorak et sortit les billets. « Nous sommes riches », dit-il après les avoir comptés en silence. « Presque cinquante mille euros. Assez pour l'Australie. Facile. »

« Montre », dis-je. Les billets étaient agréables au toucher, terriblement agréables, je dois l'admettre. Même si cela me culpabilisait. Nous n'étions pas riches, mais avec cinquante mille euros, nous pourrions aller assez loin.

À cet instant, je ne pensais à rien d'autre. Étrange. J'avais oublié la vieille femme, le caissier, les policiers qui nous chercheraient, et

aussi mes parents, qui seraient bouleversés s'ils apprenaient ce qui s'était passé. À la vue de l'argent, un levier s'est déclenché dans mon esprit. Pendant quelques minutes, je n'ai pensé à rien d'autre que soleil, sable et mer.

Puis j'ai rendu l'argent à Tom, me suis agenouillé à côté de Jurij et lui ai remonté le pantalon. Son genou gauche était écorché, avec une petite enflure. À première vue, il n'était pas gravement blessé. Mais il serait préférable de l'emmener chez le médecin dès que possible. Je l'ai dit aussi à Tom.

« Chez le médecin ? T'es folle ? » cria-t-il. « Alors ils nous auront tout de suite ! Pourquoi cet idiot est-il tombé ? »

Jurij se redressa. Une veine gonflée apparaissait à sa tempe. « Je suis un idiot ? » dit-il, la voix tremblante. « Et toi ? Totalement idiot ! Qu'est-ce que tu pensais ? Tu croyais que la banque nous offrirait l'argent et nous emmènerait ensuite à l'avion pour l'Australie ? Alors ? Dis quelque chose, espèce de chien ! »

Jurij toussa. « Personne ne nous croira, Lina. Pour la police, nous sommes des braqueurs, c'est clair. Non, il faut qu'on se casse. On s'en sortira, d'une manière ou d'une autre. »

Je ne me laissais pas abattre. Mais le caissier

peut confirmer que Tom a reçu l'argent volontairement.

Tom éclata de rire avec mépris. « Il ferait mieux de ne pas le dire. Il serait viré s'il avouait. »

« Et le genou de Jurij ? »

« Pas grave, Lina », dit Jurij. « Je volerai une voiture, ça ira. »

« Tu ne vas pas le faire ! » m'écriai-je.

« Tu vas m'en empêcher ? » demanda Jurij.

Je l'ai vu fixer les billets que Tom tenait encore.

Est-ce que le regard froid commençait aussi chez Jurij ? Mais qu'en était-il de moi ? Le braquage m'avait-il aussi changé ?

« Vous êtes fous », dis-je. « Tous les deux. »

« Et toi ? » demanda Tom. « Pourquoi n'as-tu pas attendu la police ? »

« Je ne sais pas », répondis-je. « Tout est allé si vite. »

Avant que Tom ne puisse répondre, on entendit à nouveau les sirènes. Cette fois, aucun doute. Elles se rapprochaient de la carrière.

« Il faut qu'on se casse ! » cria Tom. « Tout de suite ! »

« Soyez raisonnables », dis-je. « On ne peut pas aller en Australie. On n'ira même pas jusqu'à l'avion. »

Jurij me tira par la veste. « Il est trop tard, Lina.

S'ils nous attrapent, on ira en prison. »

Dehors, un vent glacial nous frappait le visage. Heureusement, la neige avait cessé. Nous n'avions plus le temps de fermer la porte à clé. Le bruit des sirènes devenait de plus en plus fort. En courant vers la route, Tom traînait une branche derrière lui. Probablement pour effacer nos traces, c'était ridicule. Nous avançons beaucoup trop lentement, Jurij boitait fortement, s'arrêtant sans cesse.

Nous venions d'atteindre la route lorsque nous entendîmes à nouveau les sirènes. Elles n'étaient plus très loin, semblaient se diriger directement vers nous.

« Allez ! » cria Tom et commença à grimper une pente raide, là où se trouvait la banque, d'où l'on pouvait surveiller tout le village. Nous le suivîmes à nouveau. Il ne nous y obligeait pas — pourtant, nous le suivions. Ce soir-là, Tom donnait les ordres.

En haut, il nous attendait impatiemment. Je traînai Jurij, gémissant de douleur, les derniers mètres derrière moi, puis nous tombâmes tous dans la neige à côté de Tom. Mon cœur battait à tout rompre.

Mais Tom ne nous laissa pas de pause. « Allez ! » commanda-t-il et bondit.

Et nous courûmes. Descendant la pente, traversant le ruisseau et remontant l'autre versant. Jurij serrait les dents et suivait. Je n'avais aucune idée de comment il tenait le coup. Nous contournâmes la place de l'hôtel de ville. Nous entendions les sirènes, parfois proches, parfois lointaines. Nous nous cachions sur le terrain de l'ancienne fabrique d'outils, nous glissions dans les entrées et les rues secondaires. Bien que j'aie une excellente condition grâce au karaté, mes jambes finirent par ne plus répondre à l'effort. Sous ma casquette, la sueur coulait sur mon visage. Je pensais : « Il faut qu'on jette ces trucs, on est fous de les garder. »

« Où est la tienne ? » demandai-je à Tom pendant que Jurij et moi jetions nos bonnets dans une poubelle d'arrêt de bus.

Tom resta silencieux.

« Bonnet ? » cria Juri.

« Où est le tien ? »

« Ferme-la ! » aboya Tom. « Je l'ai oubliée, ma casquette. »

« Où ? »

Tom hésita. « À la cabane », répondit-il enfin.

Je restai un instant sans voix. « Personne ne croira plus jamais que tout cela n'était qu'un jeu

», dis-je.

« Mieux que ça, la police ne pouvait pas rêver », dit Jurij.

« Idiot », lançai-je à Tom. « Quel sacré idiot tu fais ! »

Il devint rouge. « C'est arrivé, d'accord ? » hurla-t-il. « Vous croyez que je l'ai fait exprès ? Qu'est-ce que vous voulez ? Ils ne nous ont pas encore eus. Alors arrêtez de chouiner ! »

Nous continuâmes en silence. Tom me regarda plusieurs fois du coin de l'œil. Mais je fis semblant de ne rien voir. Je ne voulais plus rien de lui, jamais. S'il fallait aller en prison, c'était sa faute. Tout seul.

Jurij nous guida vers le supermarché. Avec ces routes difficiles, peu de circulation, seulement quelques voitures sur le parking.

« Trop dangereux », dit Jurij.

« Peu importe », dit Tom.

« Je boîte », dit Jurij. « Ça se verra. »

« Il nous faut une voiture », dit Tom. « Ou t'as peur ? »

Jurij gémissait. « D'accord. Dès que je reste près d'une voiture, vous partez en courant. Tu peux faire ça ? »

Jurij sourit. « Encore plus vite, Lina. »

Il boitilla sur le parking, essayant de ne pas

traîner sa jambe blessée. Il échoua. Un homme et une femme sortirent du supermarché avec des sacs. Jurij sembla vouloir abandonner un instant, puis continua rapidement, sans se retourner une seule fois. Du sang-froid, chapeau.

Il attendit que l'homme et la femme partent. Puis il alla vers une Mercedes, un modèle ancien, je ne connais rien aux voitures. Sur le toit, il y avait au moins vingt centimètres de neige.

« Allez ! » souffla Tom.

Quand nous atteignîmes la voiture après un court sprint, Jurij était déjà sur le siège conducteur et démarra le moteur. Il l'avait probablement court-circuité ou je ne sais quoi. Tom monta à l'arrière, je sautai sur le siège passager. Et Jurij donna de l'accélérateur.

--

chapitre 5

--

page39

Mec, qu'est-ce que j'avais froid. Jamais de ma vie je n'avais autant grelotté. Bien que Jurij ait mis le chauffage au maximum, je commençais à me transformer en glace à partir des pieds. Nous étions en fuite, des braqueurs de banque.

Nous avions délesté une caisse d'épargne de presque cinquante mille euros. Que le caissier terrorisé nous ait pratiquement poussé l'argent dans les mains n'avait plus d'importance. Quand on a la conscience tranquille, on n'a pas besoin de voler une voiture et de disparaître.

Il y avait eu assez d'occasions pour se retirer de l'affaire. Dans la banque. À la carrière, quand nous avions entendu la police arriver. Même encore au supermarché. Mais nous avions laissé passer nos chances. À chaque kilomètre que nous mettions entre nous et le lieu du braquage, l'affaire devenait plus claire, et les perspectives d'en sortir s'amenuisaient.

Il ne nous restait plus qu'une chose : trouver une planque. Et vite.

Je me recroquevillai plus profondément dans mon anorak.

Personne dans la voiture ne parlait. Jurij était un sacré conducteur, la neige sur la route ne semblait pas le gêner. Si je n'avais pas eu si froid, je lui aurais sûrement demandé d'où il tenait ce savoir-faire.

Entre-temps, la neige avait cessé de tomber, mais le vent fort faisait encore danser des drapeaux blancs à travers la route, sous les phares. À découvert, les premières congères

s'étaient formées. Jurij dut freiner plusieurs fois et les contourner prudemment. Mis à part nous, peu de gens circulaient ; quiconque avait du bon sens avait laissé sa voiture au garage.

Notre trajet se déroula presque sans incident. Un seul, cependant, me fit transpirer de peur : il se produisit exactement ce dont nous avions le plus peur. Une voiture de patrouille nous croisa. Elle surgit soudain derrière une longue courbe à gauche, et il n'y avait ni chemin forestier ni cour d'usine pour nous cacher.

Dès que nos phares illuminèrent la peinture vert-blanc, je m'enfonçai plus bas dans mon siège, j'aurais voulu disparaître dans la boîte à gants. Mais nous eûmes de la chance (ou pas, selon le point de vue). Les deux policiers ne jetèrent qu'un coup d'œil rapide vers nous avant de détourner la tête avec indifférence. Jurij paraissait bien plus jeune que dix-huit ans. Cela aurait dû les alerter malgré l'obscurité. Ça aurait été bien mieux pour nous tous s'ils nous avaient arrêtés à ce moment-là. Vraiment mieux.

Alors que mon cœur avait failli s'arrêter à la vue des policiers, Jurij ne semblait pas particulièrement impressionné par l'incident. Il ne réduisit même pas la vitesse. Mais les minutes suivantes, il ne quitta pas le rétroviseur des

yeux. Quand, au bout d'un quart d'heure, aucune lumière bleue n'était apparue derrière nous, il dit :

— Il me faut une clope.

— J'en ai pas, dit Tom.

— Moi non plus, dis-je. Normalement, aucun de nous ne fumait.

— Alors achetez-m'en ! explosa Jurij.

Ses mains, crispées sur le volant, tremblaient.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Visiblement, la rencontre avec la patrouille l'avait plus secoué que je ne l'avais cru.

— Calme-toi, dit Tom. Tu vois un distributeur par ici ?

Jurij écrasa si violemment la pédale de frein que nous dérapâmes sur une cinquantaine de mètres, tournoyâmes et finîmes en travers de la route, au bord d'un talus.

— Espèce d'abruti ! hurla-t-il à Tom. Sans cigarette, je roule plus loin ! C'est toi qui nous as foutus dans cette merde. Toi seul ! Alors trouve-moi une foutue clope !

Tom resta étonnamment calme, ça ne m'aurait pas surpris qu'il se mette à siffler.

— Regarde dans la boîte à gants, me dit-il.

Elle n'était pas fermée. Et il y avait effectivement un paquet de cigarettes dedans. Sans filtre.

Même un vieux Zippo cabossé.

Jurij coinça une cigarette entre ses lèvres, l'alluma et tira une bouffée profonde. Puis il fut pris d'une telle quinte de toux que j'eus peur qu'il s'étouffe.

— On y va ! dit Tom.

Jurij ne réagit pas.

— On y va ! répéta Tom d'un ton d'ordre.

Jurij se retourna sur son siège :

— Ferme-la, dit-il. Ses yeux brillaient d'un éclat dangereux que je ne lui avais jamais vu.

— Quand je roule et comment je roule, ça me regarde. Pigé ? Ou tu veux essayer ? Non ?

Alors attends que j'aie fini ma clope.

Après un moment, Jurij ouvrit la portière du conducteur et sortit.

— Où tu vas ? cria Tom.

— Pisser, répondit Jurij. Il cracha bruyamment. Ou t'as peur que je me tire ?

Entre-temps, il s'était remis à neiger. Jurij disparut derrière un rideau blanc. Quand il revint, il boitait plus fort qu'avant et faisait une grimace.

— Tu peux encore conduire ? demandai-je, tandis qu'il bricolait les câbles sous le volant pour redémarrer la voiture.

Il hocha la tête. — Ça ira.

— Où est-ce qu'on est, au juste ? insistai-je.

— Aucune idée, répondit-il. En tout cas, pas en Australie.

Ses blagues avaient déjà été meilleures.

— Et nos parents ? demandai-je.

Jurij haussa les épaules en évitant une grosse branche que la tempête avait jetée sur la chaussée.

— On doit les prévenir, dis-je. Ils doivent savoir ce qui nous arrive.

— “Ils doivent savoir ce qui nous arrive !” imita Tom. Jusqu’à aujourd’hui, il ne m’avait jamais fait ça. — Autant leur donner directement notre adresse exacte !

— Mais...

— Les flics écoutent les téléphones, parie tout ce que tu veux, me coupa Tom.

— Tu veux dire...

— Oui, me coupa-t-il encore. Ça veut dire que papa et maman vont devoir attendre un peu ton coup de fil.

— Laisse Lina tranquille, grogna Jurij.

Tom éclata d’un rire narquois. — L’amour ne rouille pas, pas vrai, Jurij ?

Il se tut. Mais je vis ses mains crispées sur le volant.

Devant nous, la route disparaissait dans un tourbillon de flocons blancs. Le chauffage me

soufflait de l'air chaud au visage. Normalement, je me serais endormi – avant, je pouvais dormir partout. Mais là, pas question. J'étais complètement éveillé. Pendant un instant, je souhaitai que là-bas, dans ce trou noir vers lequel nous roulions sans fin, tout s'arrête. Que la route bascule dans le néant. Avec les arbres, la voiture. Et nous.

Vous pensez qu'on avait encore une chance, même à ce moment-là, de s'en tirer à peu près indemnes ? Que depuis la prochaine cabine téléphonique, on aurait pu appeler la police ? Que moi, au moins, j'aurais eu droit à une peine légère ? Après tout, c'était Tom qui était entré dans la banque, pas moi. Ce n'était pas moi non plus qui avais volé la voiture, c'était Jurij. Et je n'avais pas de casier, pas même une amende pour resquille dans le métro.

Peut-être avez-vous raison. Mais dans cette fuite, dans cette voiture volée, je n'arrivais pas à penser normalement. Mes pensées tourbillonnaient comme les flocons devant le pare-brise. Jurij avait déjà fort à faire pour garder la voiture sur la route. Et Tom ? Lui, il était assis derrière et ne pipait mot.

Vers dix heures, Jurij déclara soudain :
— Y a plus d'essence.

— Il nous reste combien de kilomètres ?
demanda Tom.

— Peut-être vingt ou trente.

— On s'arrête à la prochaine station-service. On a de l'argent, dit Tom.

— Et s'il n'y en a pas ? demandai-je.

Il ne répondit pas. Mais ça, il le faisait souvent. Bien sûr, nous ne trouvâmes aucune station-service ouverte. Pas un mercredi maudit comme celui-là. Deux fois, nous crûmes avoir de la chance, mais les stations étaient fermées. Nous avions de l'argent, presque cinquante mille euros, assez pour aller au bout du monde. Et là, impossible d'avoir de l'essence, pas un litre. C'en était presque comique.

Finalement, le moteur commença à tousser. Jurij débraya et guida la voiture sur le bas-côté. Nous étions en plein milieu d'une grande forêt, aucun signe de lumière alentour.

— Et maintenant ? demandai-je.

— J'en sais rien, gémit Jurij. En tout cas, marcher, je peux pas.

— Quelqu'un doit aller jusqu'à la prochaine station, dit Tom.

— D'accord, j'y vais, dis-je.

Tom secoua la tête. — Tu me prends pour un con ? Tu vas appeler papa et maman, et on aura

les flics sur le dos.

— Alors vas-y toi, lançai-je, furieux.

— Et vous laisser là ? ricana Tom. Pas question. Vous êtes de mèche tous les deux.

— Alors, on fait quoi ? demanda Jurij, ignorant les piques de Tom. Je peux plus tenir debout.

Tom désigna le bois. — Là-bas, y a un lac.

À la lueur, on distinguait en effet, entre les sapins, un assez grand plan d'eau.

— Et alors ? dis-je. Tu veux quoi ?

— On balance la bagnole dedans, dit Tom.

Comme ça, personne ne saura qu'on est passés par là. Après, on se trouve une planque.

— T'es malade, dis-je.

— T'as une meilleure idée ? répliqua-t-il.

— Oui. On se rend.

— Tu me saoules, dit Tom. Moi, je retourne pas en taule.

Je crus que mes jambes allaient lâcher. J'aurais pensé à tout sauf à ça. Certes, je savais peu de choses sur lui. Mais ça, jamais je ne l'aurais deviné. On était ensemble, c'est tout ce qui comptait.

— T'as déjà été en taule ? demandai-je, une fois remis de ma surprise.

Tom hocha la tête. — Six semaines de centre de détention pour mineurs.

— Pourquoi ?

— Un type m'a provoqué, voulait savoir lequel de nous deux était le plus fort. Je l'ai éclaté. Le lendemain, il m'a envoyé ses potes. Je les ai démontés aussi. Un, je l'ai blessé à l'œil. Pas voulu, connerie. Il a dû aller à l'hôpital. Ses parents m'ont dénoncé. Le juge les a crus, pas moi.

— Pourquoi tu me l'as jamais dit ?

Tom essuya la neige sur son visage. — Je sais pas. De toute façon, le juge m'a prévenu : la prochaine fois, ce sera pas si léger. Mais moi, je vais pas en prison. Plutôt crever. En taule, j'étouffe. J'ai peur... d'étouffer... Là... — Sa voix se brisa.

— Tom a raison, dit Jurij. On peut pas se rendre, Lina. Pour un braquage de banque, t'as pas un service social le week-end. Ni juste un peu de détention pour mineurs. Tu prends de la vraie taule. Cinq ans au moins, je dirais. Allez, aide-nous. Faut se débarrasser de la voiture.

Je ne tentai plus de les convaincre. J'étais trop bouleversée. Jurij s'assit au volant, Tom et moi poussâmes la voiture à travers la neige épaisse vers un chemin en pente qui menait au lac. Avec un dernier élan, nous la lançâmes. Lentement, elle cahota jusqu'à la berge. Jurij descendit, et

tous les trois, nous poussâmes la Mercedes pour la faire basculer dans l'eau. C'était incroyablement dur, je crus qu'on n'y arriverait jamais. Mais enfin, l'avant s'inclina, elle roula entre quelques bouleaux, plongea dans le lac et s'enfonça.

Bientôt, on ne vit plus que le toit. Puis plus rien. Quelques bulles remontèrent et éclatèrent. Par chance, le lac était profond, et tombait à pic dès la berge. Sinon, à quoi ça aurait servi ?

D'ailleurs – la voiture a-t-elle jamais été retrouvée ? Vous devez bien le savoir !

Nous regagnâmes la route en silence. Depuis combien de temps avions-nous quitté la cabane ? Six heures ? Sept ? En tout cas, assez longtemps pour devenir étrangers les uns aux autres. Totalement étrangers. Il n'y avait plus d'amitié. Juste trois personnes obligées de se débrouiller ensemble, qu'elles le veuillent ou non.

— Je peux pas marcher, dit Jurij quand nous fûmes de retour sur la route. Mon genou enfle encore.

— T'as ton portable ? demanda Tom.

Jurij secoua la tête.

— Dommage. On aurait pu appeler un taxi.

— Et pour aller où, au juste ? demandai-je. Ou tu

sais maintenant où on est ?

Tom ne répondit pas. Finalement, il dit :

— Y a peut-être une cabane dans le coin.

Encore une cabane. Toujours une cabane. Mais je n'avais pas d'autre idée non plus. Alors nous avançâmes, un derrière l'autre, dans la neige.

Après un kilomètre, peut-être deux (j'avais perdu toute notion des distances), nous tombâmes sur un panneau indiquant un chemin dans la forêt : « Auberge de campagne Ancien Moulin ». Nous pûmes le lire à la lueur du Zippo. « Cuisine chaude et froide ». Un bon coup de peinture n'aurait pas fait de mal : la couleur s'écaillait de partout.

— On va voir ça, dit Tom.

— Et si quelqu'un est là ? demanda Jurij, tombé dans la neige et massant son genou.

— Alors on repart, dis-je.

La maison à laquelle nous arrivâmes quelques minutes plus tard n'était manifestement plus habitée. Le porche, avec un vieux menu accroché, s'était effondré, et le bâtiment principal avait l'air misérable. Les restes de la roue du moulin gisaient brisés, enfoncés dans un ruisseau gelé et couvert de neige. Certaines fenêtres étaient murées, d'autres, comme la porte de la cuisine, avaient été barricadées de

planches. Tom les arracha facilement, tant elles étaient pourries.

À l'intérieur, il faisait noir complet. À la lumière du briquet, nous ne vîmes que des tables et des chaises renversées. Des câbles électriques pendaient des murs, deux grandes salles étaient complètement vides. Dans un coin du vestiaire, des rideaux gisaient en tas, empestant la moisissure. Nous trouvâmes un coin dans une sorte de réserve, un peu moins glaciale, nous nous couchâmes et nous couvrîmes avec les tissus.

Tom et Jurij s'endormirent aussitôt. Souvent, nous avions dormi ainsi, dans la cabane de la carrière. En été, quand il faisait chaud et que les grillons chantaient. J'avais toujours raconté à mes parents que j'étais chez Mélanie.

Depuis combien de temps déjà ? Quand avais-je embrassé Tom pour la dernière fois ? Hier ? Ou des semaines auparavant ?

J'essayai de trouver une meilleure position sur le sol dur. Impossible. Finalement, je mis un rideau sous moi. Je grelottais encore plus, mais au moins, c'était un peu moins dur.

Quelque chose n'allait pas chez moi. Pourquoi je traînais avec des garçons comme Jurij et Tom ? Est-ce que je n'étais attirée que par ce genre de

types, différents des autres ? Qui se fichaient complètement de ce que les gens pensaient d'eux ? Et qu'est-ce que je savais vraiment d'eux ? Je venais juste d'apprendre que Tom avait fait de la détention pour mineurs. Sans l'histoire de la banque, il ne me l'aurait sans doute jamais dit. Comment quelqu'un de tendre comme lui pouvait-il tabasser un gars au point de l'envoyer à l'hôpital ?

Et Jurij ? Lui, il volait une voiture le temps que d'autres ouvrent leur porte d'entrée. Il avait déjà eu affaire au tribunal pour mineurs. Pour vol de voiture, évidemment. Il s'y connaissait en combines louches. Que faisait-il quand nous n'étions pas ensemble ? Et s'il faisait partie de la bande de voleurs de voitures dont tout le monde parlait dans le coin ? Et si c'était comme ça qu'il avait rencontré Tom, dans quelque sale affaire ? Peut-être avais-je été aveugle tous ces mois. Et sourde.

--

chapitre 6

--

Lors de votre dernière visite, vous vouliez savoir comment j'ai vécu.

J'ai longtemps réfléchi à ce que vous pouviez bien entendre par cette question.

Est-ce que cela vous intéresse vraiment de savoir que j'habite dans un immeuble de six étages avec vingt-quatre appartements ? Que mon père est au chômage depuis deux ans ? Que ma mère travaille trois jours par semaine dans un magasin de fleurs ? Non, ça ne peut pas être ça — tout cela, vous avez dû le lire dans mon dossier.

Vous vouliez sûrement savoir ce que je ressentais. Avec mes parents, par exemple. Et en général.

Alors voilà : je les aime, je n'ai vraiment aucune raison de me plaindre d'eux.

Même si mon père est au chômage, ils sont généreux, et pas seulement pour l'argent de poche. Parfois, je crois que ma mère n'a accepté le travail au magasin de fleurs que pour pouvoir m'acheter des choses. Afin qu'à l'école personne ne fasse de remarques stupides sur mes vêtements démodés.

Vous me demandez si nous nous sommes disputés ? Bien sûr, qui ne le fait pas ?

Avec mon père, j'ai toujours pu parler. Il était le

seul à vraiment m'écouter, à ne pas attendre impatiemment son tour pour parler de lui-même. Mais — depuis qu'il a perdu son emploi, il a changé. Souvent, il commence à boire dès le matin.

Il dit qu'il en a besoin. Que ça l'aide à oublier que personne ne veut plus l'embaucher, même pas comme magasinier ou veilleur de nuit. À oublier qu'on l'a jeté, comme un mouchoir usagé.

Quand on ne le connaît pas, on ne s'en rend pas compte.

Probablement qu'aucun des voisins ne sait qu'il boit. Pour couvrir l'odeur de l'alcool, il suce des bonbons à la menthe — il y a des sachets qui traînent partout dans l'appartement. Ses mains tremblent un peu le matin, mais il faut bien regarder pour le remarquer.

Il n'a jamais levé la main sur ma mère ni sur moi, même quand il était ivre. Quand je faisais une bêtise, il devenait seulement incroyablement triste. Alors, il ne me parlait plus pendant un ou deux jours. Et ça, pour moi, c'était affreux.

Je ne sais pas si c'est bien de vous écrire tout ça. Mais maintenant que c'est sur le papier, eh bien, ça y reste.

S'il vous plaît, il ne faut jamais que mon père sache que je vous ai parlé de ses problèmes. Il

ne comprendrait pas.

Jurij et Tom, eux, se faisaient battre par leurs parents. Et sévèrement.

Un après-midi, Jurij est même arrivé à la cabane avec un œil au beurre noir et des ecchymoses aux deux bras. Son père s'était mis en rage pour une broutille et l'avait poussé dans l'escalier.

Jurij avait eu de la chance — il aurait pu se briser la nuque.

Tom, lui, prenait des coups de ceinture. C'est ce qu'il m'a raconté. Son père le frappait sur les fesses nues avec la boucle de ceinture. Parfois chaque semaine. Jusqu'au jour où Tom s'est défendu et a frappé son père. Il avait quinze ans et déjà plus grand que ses parents. Quinze ans, et il recevait encore des coups ! Vous imaginez ? Son père a eu peur. Depuis ce jour, il fuyait dès que Tom élevait un peu la voix.

Est-ce qu'ils aimaient quand même leurs pères ? Je ne sais pas. En tout cas, je n'ai jamais entendu un mot positif sur eux. Ni sur leurs mères d'ailleurs. Tom et Jurij étaient toujours contents quand ils pouvaient s'enfuir de chez eux.

Ma vie à moi, elle était normale. Avant. Je m'entendais bien avec mes parents. À l'école, je m'en sortais. J'avais un petit ami que pas

seulement Mélanie me jalousait. Et avec Jurij, c'était presque comme si j'avais un frère. En plus, l'argent n'a jamais été très important pour moi. Alors pourquoi j'aurais participé à un braquage de banque ? Comment ça en était pour Tom et Jurij, je ne sais pas. Jurij, lui, s'est retrouvé entraîné dans l'histoire comme moi, il n'a pas pu résister. Et Tom ? Peut-être qu'il avait son plan depuis le début. Mais je n'en suis pas sûre.

Quand je me suis réveillée le lendemain matin, le soleil brillait.

La lumière passait en fines bandes à travers les planches qui barraient les fenêtres et se glissait dans la chambre. Les deux autres dormaient encore. Tom avait posé son bras sur le ventre de Jurij et soufflait bruyamment en sifflant.

Allongés ainsi, on aurait pu les prendre pour les meilleurs amis du monde.

Je me suis levée, je me suis étirée, mes os douloureux ont craqué, et je suis allée jusqu'à une fenêtre. Par une fente, j'ai aperçu un morceau de la cour. Pendant la nuit, la couche de neige avait encore épaissi. Entre des buissons sauvages et des pommiers tordus, des traces d'animaux s'entrecroisaient. Des lavabos et des cuvettes de toilettes formaient un tas

hétéroclite. Une corneille perchée tout en haut lissait ses plumes.

En vérité, je n'avais aucune raison d'être joyeuse. Après tout, notre situation n'avait pas changé, elle restait aussi désespérée que la veille au soir. Pourtant, je me sentais soudain légère, confiante. Tout allait s'arranger, j'en étais sûre. Le lundi suivant, je serais de retour à l'école, à ma place à côté de Mélanie. L'après-midi, je retrouverais Tom et Jurij à la cabane de la carrière, et nous ririons de notre aventure. Incroyable comme le monde paraît différent en plein jour.

Tom et Jurij se réveillèrent presque en même temps. Vite, et avec un visage comme s'il s'était brûlé, Tom retira sa main du ventre de Jurij. Celui-ci se roula sur le côté et tenta de se lever, sans succès. Il essaya encore une fois. Échec de nouveau.

— Mon genou... gémit-il.

— Qu'est-ce qu'il a ton foutu genou ?! grogna Tom. Il bondit sur ses pieds.

— À cause de toi, on est coincés ici, pesta-t-il. Parce que t'es trop nul pour faire du vélo !

— Laisse-le tranquille, dis-je. Tu ne vois pas qu'il souffre ?

— Et alors ? cria Tom. Sans lui, on serait déjà

repartis depuis longtemps !

Ma bonne humeur s'envola aussitôt. Rien n'allait s'arranger. Pas aujourd'hui, pas demain, jamais.

— Et si on le laissait ici ? me lança Tom. Il n'abandonnait pas, il voulait clairement se débarrasser de Jurij.

— Laisser Jurij ici ? m'écriai-je. Tu veux qu'il crève de faim ou quoi ?

Tom sortit de sa poche un paquet de billets, les compta et les jeta par terre devant Jurij.

— Tiens, voilà ta part. Seize mille euros. Tu pourras bien atteindre la route. Quelqu'un te prendra sûrement en stop. Lina et moi, on doit continuer.

Jurij fit passer son pouce sur les billets, encore et encore. Ses yeux s'emplirent de larmes, je ne savais pas si c'était de la tristesse ou de la colère.

— T'es qu'un salaud, Tom, dit-il doucement. Tu veux me laisser crever. Et moi qui croyais que t'étais mon ami.

Il repoussa les billets.

— Tu peux te les foutre au cul.

Je m'agenouillai près de Jurij et le serrai fort dans mes bras. Tom pouvait bien penser ce qu'il voulait. Pour moi, c'était fini avec lui. Déjà qu'il nous avait mis dans ce merdier, voilà qu'il

montrait maintenant son vrai visage : un type minable. Et dire que j'avais été amoureuse de lui !

— Personne ne crèvera ici ! déclarai-je. On reste jusqu'à ce que Jurij puisse marcher.

Tom s'adossa au mur, face à nous. Est-ce que ça le dérangeait que je tienne Jurij dans mes bras ? Il ne laissa rien paraître.

— J'ai faim, dit-il.

Jurij cracha par terre. — Bouffe de la neige !

— J'ai besoin de manger, insista Tom.

— Alors trouve-nous à bouffer ! l'envoyai-je balader.

Tom secoua la tête. — Pas question. Vous appelleriez la police dès que je serais parti. Et vous rejetteriez tout sur moi. Même le vol de la voiture. Mais ça ne marchera pas, croyez-moi.

— Alors c'est moi qui vais chercher de quoi manger, dis-je à Tom. Ton visage, ils l'ont vu à la banque. Y a sûrement déjà ton portrait dans les avis de recherche. Moi, personne ne me connaît.

— Un avis de recherche ? Tom devint pâle. On aurait dit qu'il n'y avait jamais pensé.

— Et si tu reviens pas ? demanda-t-il.

J'essayai de rire. — Tu crois vraiment que je vais courir à la police ? Je veux pas finir en prison, pas plus que vous.

Tom me tendit deux billets de cent euros.
— Ramène des journaux, dit-il.
J'étais presque sortie quand Jurij m'appela :
— Fais attention à toi, Lina, dit-il d'une voix enrouée, avec un sourire un peu tordu.
— Toi aussi, Jurij.
— Et ramène du Coca. Au moins cinq bouteilles.
— D'accord.
— Et de la vodka.
— De la vodka ? m'étonnai-je.
Jurij hocha la tête. — Pour frictionner mon genou. Ça peut aider. Au Kazakhstan, la vodka, c'est le remède à tout.
Il hésita un instant, renifla, puis ajouta :
— Même contre les tempêtes de neige et les loups.
— Et ce qui reste, on le boira ! dit Tom.
Jurij et moi, nous l'ignorâmes.

--

chapitre 7

--

page63

Autour du restaurant d'excursion, la neige s'était amoncelée en collines. Elle reflétait le soleil si fortement que je dus plisser les yeux. Mais ici

dehors, il faisait bien plus chaud que dans la maison. Plus je marchais, plus le froid disparaissait de mes membres.

Il me fallut un moment pour atteindre la route. Marcher dans la neige meuble était épuisant, je m'enfonçais sans cesse jusqu'aux chevilles. Sur la route nationale, c'était plus facile. Les chasse-neige n'avaient pas seulement dégagé la chaussée, mais aussi les bas-côtés, j'avancais bien.

Je ne sais pas depuis combien de temps je marchais déjà quand une BMW s'arrêta à côté de moi. Le conducteur – il avait manifestement les cheveux teints en noir et portait des lunettes de soleil à miroir – baissa la vitre et cria :

« Où veux-tu aller ? »

Je ne répondis pas, tirai seulement ma capuche sur ma tête et accélérai le pas.

Mais le type ne lâcha pas l'affaire. Avec un grondement de moteur, il se rapprocha dangereusement de moi.

« Tu n'as pas besoin d'avoir peur, lança-t-il. Je ne te ferai rien ! »

« Dégagez ! » lui aboyai-je, et j'aurais volontiers donné un coup de pied dans sa belle carrosserie hors de prix. « Partez ! »

Il ne fit que rire.

« Il reste encore cinq kilomètres jusqu'au prochain village, dit-il. Tu comptes vraiment les faire à pied ? Monte, je t'y emmène ! »

« Dégagez ! » répétais-je. « Ou alors... »

« Ou alors quoi ? »

Il avait raison, ce type. Qu'aurais-je bien pu faire à cet instant ? Ouvrir la portière et l'immobiliser d'un coup bien placé ? Attendre qu'une autre voiture passe et demander de l'aide à son conducteur ? Mais l'homme dans la BMW ne m'avait rien fait, il me proposait seulement de me conduire. La police était de toute façon hors de question. Je ne devais pas l'alerter. Et même si je l'avais voulu, je n'avais pas de portable sur moi.

Il ne me restait donc, une fois de plus, que la fuite. D'un bond, je sautai par-dessus le fossé, m'enfonçai dans une neige haute jusqu'aux hanches, réussis à m'en extraire péniblement et courus entre de grands sapins jusqu'à un chemin forestier parallèle à la nationale. Lorsque je m'arrêtai près d'une mangeoire à gibier, j'entendis le conducteur de la BMW accélérer et s'éloigner.

Ce n'était pas la première fois qu'on m'abordait sur la route. En général, je n'avais pas peur – après tout, j'ai la ceinture noire. Mais jamais je

ne m'étais sentie aussi impuissante que dans ce moment-là. Je ne devais en aucun cas attirer l'attention, ne pas éveiller de soupçons. En réalité, même m'enfuir avait été une erreur.

J'aurais préféré devenir invisible. Le type avait senti mon insécurité, sans aucun doute. Il avait bien vu que quelque chose clochait chez moi. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas le remarquer. Cela faisait vingt-quatre heures que je ne m'étais pas lavée, mes cheveux étaient gras et emmêlés.

Est-ce qu'on voyait maintenant sur moi que j'étais la braqueuse recherchée ? Le conducteur de la BMW appelait-il peut-être à cet instant même la police pour leur dire qu'une fille marchait seule dans les bois, près de la nationale ? Qu'ils devraient aller vérifier, que ça ressemblait à une fugueuse ?

Malgré le fait que je m'enfonçais à chaque pas, je restai sur le chemin forestier. Je n'avais aucune envie de tomber sur la police. Et je pouvais bien me passer d'autres propositions de transport.

C'était beau ici, incroyablement beau. J'aurais presque aimé m'allonger sur l'une des clairières de chaque côté du chemin, me laisser réchauffer par le soleil. Mais Tom et Jurij m'attendaient.

Surtout Jurij avait besoin d'aide.

Après un tournant, la forêt et le chemin prirent fin. Devant moi s'étendait un immense champ qui descendait vers la vallée, et au loin, l'autoroute disparaissait dans la brume. Au pied de la colline, je crus reconnaître une aire de repos. Ce n'était pas mal, une aire. On y trouvait à peu près tout ce dont nous avons besoin. Et personne ne se souviendrait de moi. Pas comme dans l'épicerie d'un village.

En traversant le champ, je fis envoler un attroupement de corbeaux. Ils tournoyèrent en croassant avant de se reposer dans la neige quelques mètres derrière moi. En avançant, je restai accrochée dans une ornière et tombai. Ça ne fit pas mal. Aux lacets de mes bottes pendaient de petits glaçons, mon pantalon était raide de givre.

Après une éternité, j'atteignis enfin l'aire de repos. Même si tous ces bâtiments d'autoroute se ressemblent, je reconnus celui-ci immédiatement. Avec mes parents, nous nous y étions souvent arrêtés lors des voyages de vacances. Si je ne me trompais pas, Francfort était la prochaine grande ville. Nous avons dû parcourir au moins trois cents kilomètres dans notre fuite. L'endroit était bondé, les files de

voitures aux pompes s'étiraient longuement. Parfait pour moi. Personne n'aurait le temps de remarquer une fille sale et décoiffée.

Je franchis une clôture haute comme un homme et retombai sur un terrain de jeux. Là, j'époussetai mon anorak et mes bottes. Pas besoin que tout le monde voie que j'étais venue à pied. Puis je me dirigeai vers l'aire de repos. En me regardant dans le miroir près de la porte d'entrée, je pris peur. Mes yeux étaient gonflés, mes cheveux gras me retombaient en mèches folles autour du visage, et mon maquillage avait tracé des traînées noires sur mes joues.

Rapidement, j'essuyai le maquillage avec de la salive et me recoiffai tant bien que mal. Ce n'est qu'alors que j'osai entrer dans la boutique attenante au fast-food.

À l'intérieur, il y avait beaucoup de monde, personne ne semblait faire attention à moi. Je remplis un panier avec ce que je pouvais y mettre, en me limitant aux aliments qui n'avaient pas besoin d'être réchauffés. Puis j'ajoutai un peigne, un morceau de savon, du dentifrice, trois brosses à dents, des bougies et un grand paquet d'allumettes. Par-dessus, je posai une bouteille de vodka. Vous vous étonnez sûrement que je n'aie pas pris de lampe de poche. Je ne sais pas

non plus – je n'en ai même pas cherché.
Peut-être que la neige m'avait fait penser à
l'Avent, à une couronne avec de grosses
bougies rouges. Ou à Noël. Ou à rien du tout.
J'ai oublié.

« Pour qui est la vodka ? » me demanda
l'homme à la caisse.

Suis-je devenue rouge à ce moment-là ? Ai-je
bégayé ? Je ne sais plus. En tout cas, j'expliquai
à l'homme que l'alcool était pour mon père. Qu'il
m'attendait dans la voiture là-bas. Oui, dans la
Golf rouge. Normalement, il serait venu lui-
même, mais il s'était foulé le pied en déblayant la
neige devant la maison.

L'homme esquissa un sourire tordu. Mon
explication n'était sûrement pas très originale.
Pourtant, il dit seulement :

« D'accord. »

Je payai avec deux billets de cent euros, rangeai
la monnaie dans la poche de mon anorak et
portai les lourds sacs jusqu'au présentoir des
journaux.

Si je ne l'avais pas fait, certaines choses
m'auraient été épargnées. Car là, je tombai sur
ma photo, qui me souriait une vingtaine de fois.
Je connaissais cette image : mon père l'avait
prise le jour de ma confirmation. Je portais

encore mon appareil dentaire et j'avais l'air affreux.

Vous êtes-vous déjà vu en première page d'un journal ? Non ? Tant mieux pour vous. Je m'attendais à voir une photo de Tom. Après tout, il avait été dans la banque et avait sûrement été filmé par la caméra de surveillance. Mais Jurij et moi ? Comment la presse avait-elle déjà nos photos quelques heures à peine après ce qui s'était passé dans la banque ? La braqueuse avec l'appareil dentaire se retrouvait maintenant imprimée sur plusieurs millions de journaux.

Nous étions célèbres, d'une certaine façon. J'en avais parfois rêvé. Mais pas comme ça.

C'était le quotidien avec les gros titres en barres rouges. Ils avaient mis la photo de Tom à gauche, celle de Jurij à droite, et la mienne au milieu. En énormes lettres, on pouvait lire :

LA BANDE À VÉLO FRAPPE ENCORE

Un peu plus petit :

Une femme (78 ans) meurt lors d'un braquage brutal

Et encore :

Lors d'un audacieux braquage, trois adolescents (15, 16 et 17 ans) ont dérobé 50 000 euros. Le chef masqué de la bande, Thomas G. (17 ans), a menacé les employés de banque avec un

pistolet et contraint le caissier à remettre l'argent. Lors du braquage, une cliente de 78 ans, Elisabeth A., a été victime d'une crise cardiaque mortelle. Les braqueurs ont pris la fuite à vélo. Malgré un vaste plan de recherche immédiatement lancé, on a perdu toute trace d'eux.

La caisse d'épargne semblait attirer les criminels. C'était déjà la troisième fois qu'elle était attaquée en deux ans.

« Si tu veux lire le journal, tu dois l'acheter ! », lança le caissier. Comme un automate, sans réfléchir, je tirai ma capuche plus bas sur mon visage. Je n'avais plus d'appareil dentaire, certes. Mais pour le reste, je ressemblais toujours à la photo.

Je pris rapidement un exemplaire, le pliai de façon à cacher nos photos, payai et sortis. Tout à coup, j'eus l'impression que tout le monde me regardait. Quelque chose monta en moi, comme si on m'étranglait.

J'aurais préféré fuir aussitôt, jeter mes sacs dans la première benne et retourner me réfugier dans la forêt. Là, au moins, j'aurais pu respirer. Mais je me forçai à rester calme. J'avais encore quelque chose à faire.

Devant l'entrée du restaurant, une femme

occupait la cabine téléphonique. Je dus attendre au moins dix minutes avant que vienne mon tour. Ma mère décrocha immédiatement.

« Lina, mon enfant ! Dieu soit loué que tu appelles ! » cria-t-elle. « Pourquoi avez-vous fait ça ? Où es-tu ? Est-ce que tu vas bien ? S'il te plaît, rentre immédiatement à la maison. Ce ne sera pas si grave, tu verras. Papa le dit aussi. Veux-tu lui parler ? »

« Tu sais, maman... » commençai-je. Mais elle ne me laissa pas parler.

« Ça ne sert à rien, continua-t-elle. La police vous aura de toute façon. Le mieux, c'est que vous vous rendiez. Oui ? Je t'en prie, Lina ! »

« Tu sais, maman... » essayai-je une deuxième fois. Mais ma mère avait déjà passé le combiné à mon père.

« Allô, Lina ? » entendis-je sa voix. Elle sonnait rauque, très différente d'habitude.

« Allô, papa », dis-je, et je me mis à pleurer. Je ne voulais pas, je voulais lui expliquer comment tout s'était passé. Il devait comprendre que ce n'était qu'un jeu. Mais je n'arrivais pas à retenir mes larmes.

« Où es-tu ? Si tu veux, je viens te chercher, dit mon père. Sans la police. Je peux le faire. »

« Papa, je suis tellement désolée... » dis-je, et je

ne pus pas continuer. Puis je raccrochai.

Un homme âgé attendait derrière moi. Quand je sortis, il me sourit gentiment.

« Très dur ? » demanda-t-il.

Je hochai la tête en silence, en m'essuyant les joues.

« Oui, oui, l'amour, dit-il. Ça peut vraiment faire souffrir, pas vrai ? »

L'homme était si gentil, et moi tellement à bout – il s'en serait fallu de peu pour que je lui raconte toute l'histoire. Tant pis s'il avait ensuite alerté la police. Mais je n'ai pas osé. Malheureusement.

À la place, je traînai mes sacs jusqu'à la clôture derrière l'aire de jeux, les fis passer par-dessus, escaladai à mon tour et me retrouvai bientôt à nouveau dans le champ. Le soleil avait disparu derrière de sombres nuages, le vent se levait et me fouettait le visage de fines aiguilles de glace. Après quelques pas à peine, les sacs me semblaient peser des tonnes, je n'avancais qu'à une vitesse d'escargot. Finalement, je m'assis dans la neige et sortis une bouteille de coca et deux sandwichs. Après avoir mangé et bu, je me sentis affreusement mal.

Vous vous étonnez de moi. Je le comprends. Je viens de lire dans le journal qu'une vieille femme est morte pendant le braquage. Et que fais-je ?

Je commence par bien manger. Je viens d'appeler mes parents, qui sont à bout, morts d'inquiétude pour moi. Et moi ? Moi, je remarque le temps qu'il fait, je sens le vent sur ma peau. Bien sûr que j'ai pleuré, au moins ça, c'est à mon crédit, non ? Mais des larmes suffisent-elles comme réaction face à une nouvelle aussi horrible ?

Probablement, personne ne peut me comprendre, sauf ceux qui ont déjà vécu ça. Ma tête était tellement pleine qu'elle s'est éteinte. D'un instant à l'autre. Je n'existais plus qu'à partir du cou, vers le bas. Dans ma peau, qui devenait de plus en plus froide. Dans mes jambes, qui avançaient mécaniquement, pas après pas. Dans mon ventre, qui se tordait. Dans ma poitrine, qui me faisait mal à chaque respiration. J'avais déjà assez à faire à traîner ces foutus sacs à provisions à travers ce champ de neige. Il n'y avait pas de place pour autre chose. Vous comprenez ? Peut-être que les naufragés ressentent la même chose. Ou les alpinistes surpris par une tempête.

Je ne suis pas un monstre insensible, ce n'est pas vrai – même si on pourrait le croire après ce qui s'est passé. Pour cette vieille dame, j'ai tellement de peine... Je ne peux même pas vous

dire à quel point. Encore une fois : je n'ai jamais voulu tout ça. Et Jurij non plus. C'est la vérité.

--

chapitre 8

--

À peine étais-je entré dans la forêt que la neige recommença à tomber. D'abord faiblement, puis de plus en plus fort. Quand il y avait eu de la neige début novembre, elle ne tenait jamais plus que quelques heures. Maintenant, elle semblait vouloir tout recouvrir pour les semaines à venir. Je ne croisais personne, les rares chants d'oiseaux que j'avais entendus en allant là-bas s'étaient tus. Chaque bruit disparaissait sous cette couche blanche qui s'épaississait. Je me sentais sur une planète froide et perdue, tournant dans l'espace.

Si je m'étais allongé dans la neige pour me reposer, je me serais probablement endormi... et gelé. Sans douleur, sans sentir la mort. Mourir — n'était-ce pas la solution ? Une vieille femme était morte. Jurij m'attendait avec son genou blessé. Tom avait montré à quel point il était imprévisible. Et la police cherchait la supposée bande de voleurs à vélo ; tout le monde connaissait nos visages. En un jour, nous étions

devenus des criminels qu'il fallait enfermer et dont il fallait protéger les honnêtes gens.

Finalement, j'atteignis la clairière où se trouvait le restaurant d'excursion. Je ne sentais plus mes doigts, les poignées des sacs de courses avaient, malgré les gants, creusé de profondes marques dans mes paumes.

Je regardai le bâtiment en ruines. La neige sur le toit mesurait désormais au moins un demi-mètre. Les fenêtres clouées fixaient le vide comme les yeux d'un aveugle. J'avais un mauvais pressentiment. C'était comme si quelque chose d'encore pire que tout ce que j'avais vécu m'attendait à l'intérieur.

Quand je franchis la porte de la cuisine, il y avait un silence total.

« Je suis de retour ! » criai-je. Ma voix se perdit dans les salles et les chambres adjacentes à la cuisine.

Après un moment, j'entendis des pas.

Instinctivement, je reculai vers la porte. Puis Tom entra dans la pièce. Son visage était pâle comme de la craie, et ses yeux exprimaient quelque chose qui me fit frissonner. Son pull était entièrement taché au niveau du ventre.

« Enfin », dit-il. Sa voix sonnait comme d'habitude. « J'étais presque mort de faim. »

Il s'approcha de moi et tendit la main vers les sacs de courses. Je reculai encore, manquant de tomber sur le seuil de la porte.

— « Qu'est-ce qui se passe, Lina ? Tu... j'ai faim ! »

Je lui tendis un des deux sacs. Il arracha les paquets de sandwiches et commença à manger avidement.

— « Laisse-en pour Jurij », dis-je.

— « Il est parti », répondit Tom, la bouche pleine.

— « Parti ? »

Tom prit une grande gorgée de cola. « Il s'est enfui », dit-il.

— « Mais il ne pouvait même pas marcher ! » m'exclamai-je.

— « Pas marcher ? » Tom rit. « C'est ce qu'il a essayé, mais ça ressemblait plutôt au jappement d'un chien. Il a couru comme une belette. »

Il y avait quelque chose qui clochait. J'avais vu exactement comment Jurij était tombé de son vélo. Personne ne pourrait courir un jour après une telle chute.

Je m'assis en face de Tom sur le sol. Malgré la distance, je sentais l'odeur de sa sueur et de ses dents mal lavées. À moitié dans l'ombre, je pouvais distinguer les grandes taches sur son

pull : ce n'était pas de la saleté. Non, c'était du sang.

Tom posa le sandwich à moitié mangé à côté de lui.

— « Je croyais que tu avais faim », dis-je.

— « Ces trucs ne goûtent rien », dit-il.

Ce n'était pas vrai. Même si je me suis senti mal après, je n'avais jamais mangé de meilleurs sandwiches.

— « Que s'est-il passé ? » demandai-je.

Tom ne répondit pas.

— « Que s'est-il passé ? » répétai-je.

Il me regarda enfin.

— « Il voulait l'argent », murmura-t-il.

— « L'argent ? »

Il hocha la tête. « Jurij a cru que je dormais.

Alors il a essayé de me prendre l'argent. »

— « Et ensuite ? »

— « On s'est battus. »

— « Et après ? »

— « Quand j'ai eu fini avec Jurij, je lui ai dit qu'il n'aurait pas un centime. »

— « Où est-il allé ? »

Tom haussa les épaules. « Vers la route. »

— « Tu crois qu'il a prévenu la police ? »

— « N'importe quoi », répondit Tom. « Il ne se trahit pas lui-même. »

Il me poussa le sac vers moi. « Mange un peu », me dit-il.

— « J'ai déjà mangé », répondis-je. Puis je lui tendis le journal.

« La vieille femme est morte... de la bande de voleurs à vélo », dit Tom après avoir fini de lire. « Ils ne sont pas tous nets, ceux-là. »

— « La femme est morte », répétais-je.

— « Qu'est-ce que j'y peux ? » cria Tom. « Ici, il est écrit qu'elle avait 78 ans ! »

— « Tu l'as fait mourir de peur. Ça ne te fait rien ? »

Au lieu de répondre à ma question, Tom se leva. Je vis clairement son visage se tordre.

— « Tu as mal quelque part ? » demandai-je.

Il secoua la tête. Lentement, il alla dans la chambre où nous avions dormi. Je le suivis. La pièce sentait un peu le brûlé.

— « Pourquoi le journal dit que tu as menacé le caissier avec un pistolet ? » demandai-je.

— « On n'avait même pas pris nos armes », répondit-il.

Tom s'effondra lourdement sur les rideaux qui couvraient le sol de la chambre.

— « Ce type ment », murmura-t-il. « Il ne peut pas admettre qu'il m'a donné les billets de son plein gré. La banque a déjà été cambriolée deux

fois », était-il écrit dans le journal. « Probablement que le vieux a perdu son sang-froid. »

— « Et les autres ? » demandai-je. « Comment peuvent-ils prétendre que tu les as menacés ? »

— « Tu es peut-être naïve ! » Tom rit avec mépris. « Ils sont tous complices. »

C'était peut-être vrai. Mais peut-être que Tom avait bel et bien pris son pistolet à eau avec lui à la banque. Et il l'avait sorti en croyant être seul dans la salle des caisses. Il avait juste voulu profiter du moment opportun pour un vrai braquage.

Tom déboucha la bouteille de vodka et but une longue gorgée.

— « Toi aussi ? » demanda-t-il.

Je ne répondis pas et partis chercher un endroit pour me laver. Dans l'une des toilettes très sales, je trouvais un robinet qui gouttait. Sur le mur, il restait des morceaux d'un miroir. Je me lavai le visage autant que possible, me brossai les dents et me coiffai. Mes cheveux avaient désespérément besoin de shampoing, mais l'eau qui gouttait ne suffisait pas. Même après m'être lavée, la peur restait. J'étais dans un trou noir, de plus en plus profond. Il s'était passé quelque chose ici. Je devais absolument savoir

quoi.

Quand je revins dans la chambre, Tom avait disparu. La bouteille de vodka était à moitié vide sur le sol, et le sandwich à moitié mangé à côté. Je m'assis sous la fenêtre, tirai un rideau sur moi et fermai les yeux.

Où pouvait être Jurij maintenant ? La police l'avait-elle déjà attrapé ? Pourquoi ne m'avait-il rien dit de ses plans ? Pourquoi m'avait-il laissée seule avec Tom ?

Jurij était intelligent. Il aurait dû aller au lycée, il surpassait tout le monde dans notre classe. Mais il n'aimait pas le latin et les maths. « À quoi ça sert ? De toute façon, je serai mécanicien », disait-il. Ses parents étaient enseignants dans l'armée au Kazakhstan. Je ne sais pas ce qu'ils enseignaient. Maintenant, sa mère travaillait comme femme de ménage et son père restait à la maison. Un jour, il avait trouvé un poste dans un magasin de boissons. Le deuxième jour, il s'était luxé le bras et ne pouvait plus faire le travail lourd. Normalement, il était gentil, vraiment. Quand j'allais chez eux avant, il me traitait comme sa propre fille.

Et maintenant, Jurij était parti. Avec son genou en vrac dans la neige, il boitait quelque part dehors, peut-être ne savait-il toujours pas où

nous étions après notre fuite. Et il n'avait certainement aucune idée de sa destination. Tom lui avait proposé de lui donner seize mille euros de sa propre initiative. Si Jurij avait vraiment voulu seulement l'argent, il l'aurait pris. Il aurait eu de quoi vivre longtemps. Voulait-il vraiment tout pour lui seul ? M'étais-je autant trompée sur lui ? Et je ne comprenais pas ce qui s'était passé lors de la bagarre. Jurij savait que Tom était beaucoup plus fort que lui, qu'il n'avait aucune chance contre lui. Pourquoi avait-il pris ce risque ?

Même avec le mal de tête, je m'endormis. À mon réveil, j'étais allongée sur le côté, un tas de rideaux au-dessus de moi. Dans un coin, Tom me regardait fixement.

— « Quelle heure est-il ? » demandai-je. Ma voix était rauque, comme après un gros rhume. Tom remonta le bras de son pull et regarda sa montre.

— « Juste avant quatre heures », répondit-il. « Tu as dormi cinq heures. »

Cinq heures ? Ça m'avait semblé être une courte sieste. Je me relevai et jetai les rideaux à côté de moi. Tom avait dû m'y couvrir. Parfois, il me surprenait. C'était toujours ainsi.

— « Et qu'as-tu fait ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. Son visage était horrible, avec de profondes cernes. À la lumière déclinante entrant par la porte, rien ne rappelait le Tom que j'avais connu.

— « Je t'ai apporté une brosse à dents », dis-je. Il hocha la tête.

— « Je l'ai vue », dit-il.

— « Il y en a aussi pour Jurij », ajoutai-je.

— « Mhm », fit Tom.

— « Où est-il, maintenant ? »

— « Aucune idée », dit-il en se levant contre le mur et en gémissant.

— « As-tu mal ? »

— « Pas trop », répondit-il.

— « Puis-je voir ? »

— « Non. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Laisse-moi tranquille. »

À ce moment-là, je sus que Jurij n'était pas parti. Peut-être que c'était la façon dont Tom me parlait. Peut-être son regard vide et indifférent. Ils s'étaient battus. Tom avait battu Jurij. Je le croyais. Mais après ? Que s'était-il passé ensuite ?

Tom rompit le silence.

— « Demain, on se barre », dit-il. « Dès demain matin. »

— « Où ? »

— « En Australie. Là-bas, il fait chaud maintenant. »

— « Tu es folle », dis-je.

Tom sembla ne pas m'entendre. Il ferma les yeux et commença à parler d'Australie d'une voix confuse : combien l'été y était beau, combien les gens y étaient amicaux, qu'il fallait faire attention aux requins en mer, qu'on vivrait dans une ferme avec des voisins si éloignés qu'ils viendraient en avion le dimanche après-midi.

Il ne savait pas grand-chose de l'Australie, mais avait entendu certaines choses, peut-être de Jurij. Je n'avais jamais vu Tom ainsi. C'était comme s'il se racontait lui-même les histoires, comme s'il m'avait complètement oubliée.

— « Veux-tu boire quelque chose ? » demandai-je, quand il se tut. Il hocha la tête.

Je rampai jusqu'aux sacs et lui donnai une bouteille de cola. Pendant qu'il buvait, je touchai son front : il était brûlant.

— « Tu as de la fièvre », dis-je. « Tu dois aller chez le médecin. »

— « N'importe quoi. » Il saisit mon bras et me tira vers lui. Son haleine sentait l'alcool.

— « Pas de médecin », dit-il. « Compris ? »
J'essayai de me dégager. Il me tenait

fermement. Il avait encore de la force, même s'il n'aurait plus pu résister à un coup de karaté.

— « Tu me fais mal », dis-je.

Enfin, il relâcha mon bras et je regagnai ma place.

--

chapitre 9

--

Dans les heures qui suivirent, nous restâmes assis l'un en face de l'autre, silencieux, sans rien dire, à peine bouger. Tom et moi étions comme tombés du monde. Nous flottions dans une pièce sombre, dans une grande bulle noire sur le point d'éclater à tout instant.

Je pris une bougie et l'allumai. Sa lumière projetait des ombres vacillantes sur les murs. Tom était assis, les paupières à moitié closes, respirant lourdement.

— « C'est fini », dis-je dans le silence.

Il ne réagit pas.

— « Nous sommes au bout, Tom », continuai-je.

« Accepte-le. »

Toujours aucune réaction.

— « Nous avons perdu le jeu. »

Il ouvrit enfin les yeux.

— « Tais-toi, Lina. »

— « Qu'est-ce que Jurij a fait ? » voulus-je savoir.

— « Il s'est enfui », murmura Tom.

— « Il est... »

— « Non. »

— « Comment peux-tu le savoir ? »

— « Tu l'as tué. »

— « Tu es folle ! »

— « Quand j'ai dormi, tu as emmené son corps », dis-je.

— « Et si c'était vrai ? » demanda Tom en guettant ma réaction.

Au lieu de répondre, je me levai.

— « Je m'en vais », dis-je. « Je me tiens prête. »

Tom se redressa le long du mur.

— « Tu restes ici », murmura-t-il.

— « Tu ne peux pas me forcer », dis-je calmement et me mis en position. S'il m'attaquait, je l'immobiliserais d'un coup au plexus solaire. Mais probablement, cela ne serait pas nécessaire. Tom n'avait pas l'air capable de tenir un combat ne serait-ce qu'une minute.

Ma décision était prise. Je ne voulais plus continuer. À cet instant, peu importait ce qui m'arrivait. Qu'ils me traduisent en justice, qu'ils m'enferment, peu importait. L'essentiel était de sortir de cette caverne, de cette maison en ruine

qui sentait la mort et la putréfaction.

— « Ah ? » dit Tom ironiquement et plongea la main dans sa veste matelassée. Voulait-il me donner de l'argent pour que je reste ? Pensa-t-il vraiment pouvoir m'acheter ? Un souffle de vent froid traversa la pièce, me donnant des frissons et faisant vaciller la bougie.

Quand la flamme se calma, je me retrouvai soudain face au canon d'un pistolet que Tom pointait sur moi. L'arme brillait métalliquement. Il avait donc bien emporté un de nos pistolets à eau préparés à la banque. Le caissier n'avait pas menti : Tom l'avait menacé lui et les autres employés. Jurij et moi ne l'avions simplement pas vu depuis l'extérieur.

— « Idiot », dis-je en me tournant vers la porte.

— « Assieds-toi », ordonna Tom.

— « Idiot ! » répétais-je. « Tu crois que j'ai peur d'un pistolet à eau ? »

En un bond, il était à côté de moi. Soudain, il ne semblait plus souffrir.

— « Ce n'est pas un pistolet à eau », dit-il.

— « Ah non... »

Tom leva l'arme au-dessus de sa tête et appuya sur la détente. Il y eut un éclair, et presque immédiatement un bruit assourdissant. Mon tympan faillit exploser. Du plâtre tomba du

plafond.

— « Et c'était quoi ça ? » demanda Tom.

Des cercles rouges dansaient devant mes yeux. Une odeur de brûlé piquante me monta au nez. Elle me semblait familière. N'avait-ce pas la même odeur que lorsque je revenais de la station-service ?

— « Tu es fou », murmurai-je.

— « Assieds-toi », dit Tom. « Assieds-toi enfin. » Je m'exécutai. Il se traîna jusqu'à sa place et s'adossa au mur, le visage crispé par la douleur. Il tenait toujours le pistolet en main.

— « Tu as menacé les gens de la banque avec ça », dis-je.

Tom secoua la tête.

— « Non. Le type m'a donné les billets de lui-même. Je jure ! »

— « Pourquoi as-tu pris le pistolet ? Ce n'était qu'un jeu ! Et d'où viens cette arme ? »

Il ne répondit pas à la dernière question.

— « Je voulais pouvoir me défendre », dit-il simplement.

— « Te défendre ? »

— « En cas de danger, tu sais. »

Je compris qu'il avait donc envisagé dès le départ qu'un vrai braquage pouvait se produire.

— « Tu nous as entraînés avec toi, Jurij et moi »,

dis-je.

Il haussa les épaules. « Si le type à la caisse ne m'avait pas donné les billets, rien ne se serait passé. Je serais sorti et c'était fini. » Il se frotta les yeux.

— « Nous aurions dû partager l'argent dans la cabane et nous séparer », murmura-t-il. « Les flics auraient eu du mal à nous attraper. »

— « L'argent ! L'argent ! » criai-je. « Tu parles toujours d'argent ! On peut se le mettre où je pense ! Comprends-le enfin ! Nous sommes coincés ici, dans ce trou à rats. Chaque policier connaît nos visages. Et toi, tu continues à parler d'argent ! »

Pendant que je parlais, Tom s'affaissa sur lui-même. La tache sur son pull semblait s'agrandir.

— « Et Jurij ? » criai-je. « Dis-moi ! »

Il ouvrit les yeux.

— « Tu me détestes », dit-il.

— « Je ne sais pas... Qu'as-tu fait à Jurij ? »

— « En tout cas, tu ne m'aimes plus », dit-il.

— « Non. »

— « Nous avons passé de bons moments », dit-il.

— « Et Jurij ? » criai-je. La bougie était presque consumée, seuls les yeux de Tom étaient encore visibles.

— « Il est mort. »

— « Mort ? Jurij mort ? » À cette pensée, quelque chose s'effondra en moi. C'était comme tomber dans un lac glacé, comme si mon souffle et ma raison s'arrêtaient. Mon cœur battait à tout rompre. Sans vraiment réfléchir, je me jetai sur Tom et le frappai de toutes mes forces au visage, encore et encore. Il laissait faire, ne protégeant même pas son visage.

À un moment, j'en eus assez. Haletante, je rampai jusqu'à ma place.

— « Jurij était mon meilleur ami », dis-je après avoir repris mon souffle. « Tu l'as tué. Espèce de sale porc, Tom ! »

Il secoua la tête. C'était un accident. Je ne voulais pas que ça arrive, dit-il doucement. Pendant un moment, nous restâmes silencieux. Je ne pouvais rien dire, le choc était trop profond. Je n'aurais pas dû partir, je n'aurais pas dû les laisser seuls. Si j'étais restée avec eux, Jurij serait encore en vie.

Finalement, Tom commença à parler.

— « Quand je suis allé à la station-service, il y a eu une dispute entre lui et Jurij. Jurij m'a insulté, m'a traité de stupide et d'incapable. Puis il a commencé à m'accuser, disant que je t'avais pris pour lui. Il m'aimait vraiment, Tom n'était qu'un

brutal et un chaud lapin. Tom ne savait pas ce qu'était l'amour. »

— « Alors j'ai pété un câble, je n'étais plus moi-même », murmura Tom en changeant de position avec un gémissement. « J'ai sorti le pistolet et lui ai dit de la fermer. »

Quand Jurij a vu l'arme, il est devenu furieux. Malgré son genou blessé, il s'est jeté sur lui. Tom ne savait pas si Jurij savait que le pistolet était réel. Ils ont lutté, Jurij a soudain eu une force incroyable. Et là, deux coups de feu sont partis. Le pistolet devait être armé, Tom ne sait pas comment cela a pu arriver.

— « Deux coups ? » demandai-je, étonnée. Tom hocha la tête.

— « L'un a touché Jurij. En plein cœur. »

— « Et l'autre ? »

Sans un mot, Tom remonta son pull. Son t-shirt était déchiré, le sang s'écoulait d'une plaie béante.

Je me sentis mal, la chambre tournait devant mes yeux. Sans penser à Tom et son pistolet, je courus hors de la maison. Dans la neige devant la cuisine, je vomis, jusqu'à ne plus recracher que de la bile. C'était un cauchemar. Non, pire. Dans un cauchemar, on finit par se réveiller. Celui-ci resterait. Pour toujours.

Je m'essuyai la bouche avec de la neige et retournai vers Tom. Dehors, il faisait maintenant totalement noir. Même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu m'enfuir. Il fallait attendre le matin et espérer que Tom ne perde pas le contrôle. Peut-être pourrais-je lui enlever le pistolet. Il devait bien finir par dormir.

— « Où as-tu mis Jurij ? » demandai-je en revenant dans la chambre.

Il haussa les épaules. Sa main tenant le pistolet chargé reposait mollement sur ses genoux.

— « S'il te plaît, Tom, où l'as-tu mis ? »

Je n'avais jamais vu de cadavre avant notre fuite. Depuis toujours, j'en avais peur. Même ma grand-mère, je n'avais pas voulu la regarder après sa mort, malgré tous les étés passés chez elle. Mais je devais voir Jurij. Peut-être espérais-je qu'il était encore en vie. Oui, c'était sûrement le cas.

— « Tu restes ici », dit Tom en me pointant avec l'arme.

— « Et si je ne le fais pas ? »

— « Reste assise ou je te tire dessus. »

— « Tu n'oserais pas. »

— « Et après, je me tire dessus. »

Je le regardai droit dans les yeux et compris qu'il était sérieux. Mortellement sérieux.

— « On peut aller voir Jurij ensemble », proposai-je.

Tom secoua la tête.

Je compris qu'il était dangereux maintenant. Comme une bête blessée, il était capable de tout. Je devais faire attention et ne pas le provoquer.

— « Tu as besoin d'un médecin », dis-je. « Sinon, tu risques l'infection grave. »

— « Je m'en fiche. Tu restes ici. »

— « Avec une infection grave, tu peux mourir. »

— « Tu t'y connais, hein ? »

La bougie commença à vaciller, seule une petite flamme bleue tenait encore. Je pris une nouvelle bougie du sac et voulus l'allumer. Mais Tom m'en empêcha.

— « Pas de lumière », murmura-t-il. « Mes yeux me font mal. »

--

chapitre 10

--

Probablement êtes-vous assis dans votre cabinet, en train de lire mon rapport, en pensant : « Quelle imagination, cette Lina, chapeau ! Elle s'est vraiment donné du mal avec son histoire. » Mais elle ne devrait pas essayer

de me prendre, moi, un vieux renard, pour une idiote. D'autres ont déjà tenté, sans succès. Pourtant, c'était exactement comme je vous l'ai décrit. Bien sûr, je ne pouvais pas vérifier si Tom disait toute la vérité. Mais quand il était là, dans la chambre, devant moi, le visage pâle comme un cadavre, la main sur le ventre où se trouvait une balle, je l'ai cru. Il était peut-être bagarreur, mais pas un meurtrier. Ou pensez-vous qu'il aurait d'abord tué Jurij puis se serait tiré dans le ventre ? Je ne peux pas l'imaginer. Pas possible. Nous ne parlions plus. Des heures durant, pas un mot. La pièce était sombre. Depuis l'endroit où Tom était assis, j'entendais sa respiration rapide. J'avais peur. Peur pour moi, mais encore plus pour Tom, que la nuit ne le tue, que notre maudit jeu fasse une nouvelle victime. Quand je fus sûre que Tom dormait, je sortis de dessous les rideaux et me glissai dehors. Un vent vif balayait la maison. La bougie et les allumettes que j'avais prises ne servaient à rien : la tempête éteignait la flamme aussitôt. La neige donnait un peu de lumière, suffisante pour voir quelques mètres. Je commençai systématiquement à fouiller autour de la maison, regardant dans les abris, à la lisière de la forêt, sous les arbres renversés. Aucune trace de Jurij.

Même si je ne pouvais pas imaginer que Tom ait caché son corps dans la maison, j'examinai chaque recoin. Sans succès là non plus.

Je retournai dans la chambre et m'enroulai dans les tissus des rideaux. Le dernier bruit que j'entendis fut le léger ronflement de Tom. Cela me réconforta d'une certaine façon.

Je ne sais pas combien de temps j'avais dormi quand un bruit me réveilla. Quelqu'un se glissait autour de la maison, une voix d'homme rauque se fit entendre, mais je ne comprenais pas ce qu'il disait. Cela devait être la police. Ils nous avaient trouvés, il n'y avait pas d'autre explication.

— « Réveille-toi ! » chuchotai-je à Tom.

Il bougea les lèvres silencieusement et se tourna de l'autre côté.

Je rampai vers lui et le secouai par l'épaule.

— « La police est là ! » chuchotai-je.

Il continua à dormir. Ses bras nus et son front moite de sueur étaient brûlants. Que faire ?

Sortir ? Leur dire que Tom était gravement blessé et avait besoin d'un médecin ? Et si ils tiraient ? Et si des tireurs d'élite étaient dehors, attendant que l'un de nous montre le nez ?

Mes pensées furent interrompues par le grincement des planches de la cuisine. Un rai de

lumière jaunâtre passa sous la porte de notre chambre. Soudain, je me sentis légère, plus aucune peur en moi. Ce qui avait commencé il y a quelques semaines dans la cabane de l'ancienne carrière comme un jeu excitant touchait à sa fin.

Mais les pas passèrent devant notre porte, dans les vastes salles vides du restaurant, et s'arrêtèrent juste devant la chambre. Je retenais mon souffle, je n'osais pas bouger. Tom avait heureusement cessé de ronfler.

— « Rien que du bazar », entendis-je un homme dire.

— « Putain de merde », dit une voix plus claire. « Rien pour nous ici. Et on se casse le dos pour rien. »

— « On brûle tout ce bazar », dit le premier. « Des bidons d'essence et on met le feu. »

— « T'as raison », dit le second.

Puis ils partirent vers la cuisine. Peu après, il ne restait plus que le sifflement du vent.

Je respirai profondément et tentai de calmer mon poulx. Ce n'est qu'alors que je réalisai combien j'avais été tendue. Mon dos était raide comme une planche. Ce n'étaient que des cambrioleurs, des collègues en quelque sorte.

— « Ils sont partis ? » murmura Tom.

— « Tu es réveillé ? »

— « Oui, depuis tout à l'heure. »

— « C'étaient des cambrioleurs », dis-je d'une voix normale. « Ça va ? »

— « J'ai froid. »

Je recouvris tous les rideaux sauf un, que je gardai pour moi. Je n'avais pas froid, curieusement. La fièvre que dégageait le corps de Tom semblait réchauffer toute la pièce.

— « Mieux ? » demandai-je.

— « Il fait toujours aussi sombre », dit-il.

J'allumai une bougie. Mes doigts étaient raides, j'utilisai au moins une douzaine d'allumettes avant d'avoir de la lumière. Le visage de Tom était creusé comme celui d'un vieil homme, les yeux brillants de fièvre.

— « Tu as soif ? » demandai-je.

Il hocha la tête.

Je pris la dernière bouteille de cola du sac et la lui portai à la bouche. Il but avec tant d'avidité qu'il s'étrangla et toussa. Un filet de sang s'écoula du coin gauche de sa bouche sur son pull.

— « Tu dois aller à l'hôpital », dis-je.

Il essaya de sourire.

— « J'y arriverai », murmura-t-il.

— « Demain matin, je t'emmène chez le médecin

», dis-je.

— « Non », répondit-il. « On veut aller en Australie. Tu as oublié ? »

— « Tu me passes le pistolet ? » demandai-je.

— « Pourquoi ? »

— « Je vais le jeter. »

— « Tu n'en auras plus besoin. Je reste avec toi jusqu'à ce que tout soit fini. »

— « Vraiment ? »

— « Promis. »

L'arme était à côté de Tom sur le sol. Sans qu'il m'en empêche, je la pris et sortis dans la forêt pour la jeter, demandez-moi pas où exactement. Il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit. La police aurait dû la trouver depuis longtemps.

Probablement que mes empreintes s'y trouvent.

C'est mauvais pour moi, n'est-ce pas ?

De retour dans la chambre, je me couchai près de Tom. Peu importait ce qu'il avait fait, maintenant il avait besoin de moi. Et d'une certaine manière, j'avais besoin de lui aussi.

Après tout, il ne restait plus que nous deux.

— « Lina ? » murmura Tom. « Puis-je me mettre dans tes bras ? »

Je me rapprochai de lui et il posa sa tête sur mon épaule. Nous nous étions souvent blottis ainsi dans la cabane, avant notre fuite. Mais

alors, je me sentais toujours chaude et en sécurité dans ses bras.

— « Tu m'as jamais manqué ? » demanda Tom dans mes cheveux.

— « Bien sûr. »

— « Je veux dire, vraiment. »

— « Tu veux savoir si j'étais amoureuse de toi ? »

— « Mhm. »

Je lui caressai le front.

— « Je l'étais, Tom. »

— « Vraiment ? »

— « Vraiment. »

— « L'argent », dit Tom.

— « Qu'en faire ? »

— « Prends-le. »

— « Je n'en veux pas. »

— « Je préfère que tu le prennes, Lina. Dès que je serai guéri, on s'en va. En Australie, oui ? Si je n'y arrive pas, tu pars seule », dit-il.

— « D'accord. »

Il me donna l'argent. Je le rangeai dans les poches de mon anorak, et il se blottit encore plus contre moi. Nous étions ensemble depuis presque un an et n'avions jamais couché ensemble. Je ne voulais tout simplement pas encore, je me sentais trop jeune. Mélanie m'avait

même raillée, m'appelant « vierge de fer ». Elle avait fait l'expérience elle-même deux ou trois semaines avant l'histoire à la banque, avec Kevin de notre classe, après une soirée. Ça avait été un fiasco, m'avait-elle raconté ensuite.

Tom était trop timide pour me pousser. Mais maintenant, j'aurais voulu être avec lui. Avec le garçon qui avait tiré sur Jurij, qui m'avait menacée quelques heures plus tôt avec un pistolet. Plutôt fou, non ? Peut-être que je ne devrais même pas vous le dire. Mais vous vouliez savoir ce que je pensais, alors ça en fait partie : à ce moment-là, j'étais plus proche de Tom que jamais.

Il dormait dans mes bras et ronflait doucement. Il n'avait plus rien du garçon que les autres évitaient à l'école quand il se mettait en colère. Peut-être était-ce ce qui m'attirait cette nuit-là : qu'il soit grand et petit à la fois, que je n'aie pas peur qu'il me fasse du mal. Ou peut-être était-ce simplement que nous étions seuls tous les deux sur cette planète noire. Je devais le garder en vie toute la nuit. Il ne devait pas mourir.

--

chapitre 11

--

Je me suis réveillé d'un mouvement. Tom venait probablement juste de rouler hors de mes bras. Ça avait dû me réveiller. Maintenant, il tirait les couvertures. La tache sur son pull n'avait, d'après ce que je pouvais voir, pas grossi. Je me suis levé et j'ai recouvert Tom. Il se débattait, mais n'avait presque plus de force pour résister. Un moment, il est resté tranquille, respirant faiblement, puis le jeu a recommencé.

« Si tu ne restes pas couvert, tu vas attraper froid », lui ai-je reproché.

« J'ai chaud », murmura-t-il.

« Quand même », dis-je. Nous avons utilisé toutes nos réserves d'eau. Je suis sorti, j'ai pris de la neige et je l'ai mise sur les lèvres de Tom. Il a avalé avidement ce liquide froid.

« Encore ! » gémit-il.

Je lui ai fait ce plaisir. La couche de neige avait continué de grossir au-dessus de la neige dure et humide de la nuit, qui avait déjà fait casser les premières branches des arbres à la lisière de la clairière. Sur la surface blanche derrière la maison, on voyait des traces d'animaux et des empreintes de pas qui devaient appartenir à un très grand homme. Elles allaient de la forêt à la véranda de la salle d'excursion et retour. À cet instant, il neigeait fort, les traces ne pouvaient

pas être vieilles. Et nous avions pensé qu'aucune âme humaine ne s'aventurerait ici. Est-ce que cet inconnu avait remarqué que nous étions dans le local ? Est-ce qu'il nous avait peut-être même observés pendant que nous dormions ? Est-ce qu'il appelait maintenant la police ? Tout cela m'était indifférent. L'essentiel était que Tom arrive bientôt à l'hôpital.

Quand je suis revenu vers lui avec une nouvelle portion de neige, il me regarda avec des yeux grands ouverts, effrayés.

« Où est Jurij ? », demanda-t-il.

« Tu le sais bien. »

« Il est parti ? »

Je lui ai essuyé la sueur du front avec ma manche.

« Jurij est mort », dis-je.

« Mort ? »

Vous vous êtes battus et tu l'as... tu l'as abattu.

« Mais... » Tom montra la porte, excité. « Mais je viens de le voir juste là devant... »

Tom fantasmaït. Sa fièvre avait probablement déjà dépassé quarante degrés. Et il sentait sans doute déjà l'infection autour de lui, l'air avait une odeur étrange. Il fallait que je fasse quelque chose immédiatement, sinon il ne survivrait pas.

« Je vais chercher un médecin », dis-je.

« Non !! » cria Tom. « Reste ici ! Et si Jurij revenait ? Lina, j'ai peur ! »

« Jurij est mort », répétais-je.

Soudain, Tom se mit à pleurer. Je ne l'avais jamais vu pleurer avant, il aurait été bien trop fier. Maintenant, il sanglotait comme un petit enfant et ne pouvait pas se calmer. Je me suis agenouillé à côté de lui, je l'ai caressé, je lui ai parlé. Rien n'y faisait. Les larmes coulaient sans cesse sur ses joues couvertes de poils noirs. Finalement, je me suis levé. « Je dois y aller », dis-je. « Tu verras, à l'hôpital ils pourront certainement t'aider. »

Et je suis sorti. Pendant un moment, j'ai encore entendu Tom crier mon nom, puis ce fut le silence. Autour de moi, il n'y avait que la lumière grise du matin.

Sur la route fédérale, il y avait une épaisse couche de neige compactée. Bientôt, un véhicule de déneigement et une saleuse me dépassèrent. Le granulat pointu qu'il jetait m'atteignit le visage. L'un des conducteurs baissa sa vitre et me cria quelque chose en riant. Le vent emporta ses mots.

Je me suis arrêté dans une aire pour bus. Je ne porte jamais de montre, donc je ne savais pas l'heure, mais il devait être avant six heures. Le

premier bus passait à six heures et demie. D'ici là, j'étais gelé sur place. Au moins, l'abri me protégeait un peu. Pour me réchauffer, je sautillais d'un pied sur l'autre.

Puis une voiture s'arrêta, un break quelconque. Une couche de neige glissa lentement du toit sur le pare-brise. Au volant se trouvait une femme avec un bonnet coloré à oreillettes et une écharpe tout aussi colorée.

« Où vas-tu ? », cria-t-elle après avoir baissé avec peine la vitre passager.

« Dans la ville la plus proche. »

Elle regarda sa montre. « Le bus ne passe que dans une heure », dit-elle. « D'ici là tu seras gelé. Monte ! »

Dans la voiture, il faisait chaud et confortable, et après quelques minutes je me sentais revivre. La femme conduisait assez imprudemment.

Plusieurs fois nous avons failli dérapier, mais à chaque fois elle rattrapait la voiture. Cela semblait lui faire plaisir, elle rayonnait lorsqu'on glissait en travers dans un virage.

« Tu es matinale », dit-elle à un moment. Nous étions coincés derrière un camion montant à peine à trente.

« Quelle heure est-il ? » demandai-je.

« Un peu après six heures et demie », répondit

la femme.

« Tu n'es pas d'ici, n'est-ce pas ? »

« Pourquoi ? » demandai-je, surpris.

La femme n'a pas répondu à ma question et m'a demandé où elle devait m'emmener. Elle avait le temps, elle devait seulement être à l'aéroport à huit heures. Son mari revenait d'un voyage d'affaires.

« Je dois voir un médecin », dis-je.

« Un médecin ? Tu ne trouveras rien dans la ville la plus proche. »

« Et où puis-je en trouver un ? »

« Il faudra rouler encore quelques kilomètres », répondit-elle. « Si tu veux, je peux t'y emmener. »

« Oh oui, s'il vous plaît ! »

J'aimais cette femme. Elle semblait déjà assez âgée, des cheveux blancs dépassaient de son bonnet. Mais son visage rond était lisse et amical, comme ma grand-mère. Petite, je l'embrassais volontiers, j'avais l'impression de poser mes lèvres sur une grosse pomme.

Elle ne voulait rien savoir de plus sur moi. Elle aurait pourtant eu toutes les raisons d'être curieuse. Elle ne m'a pas demandé d'où je venais, pourquoi je gardais ma capuche, ce que je voulais chez le médecin, ni pourquoi j'étais

sale et que mes cheveux n'étaient pas lavés. Elle se contentait de rouler trop vite sur les routes glissantes, riait dès que la voiture glissait, et me poussait du coude quand un cerf apparaissait dans la clairière. Je pouvais rester quelques heures de plus dans cette voiture. Mais Tom avait besoin d'aide, et vite.

J'étais donc heureux quand nous sommes enfin arrivés devant un cabinet médical. À l'intérieur, aucune lumière ne brûlait, le chemin vers la porte d'entrée n'était pas dégagé par la neige. Le Dr Klaus Schmidt se tenait sur un panneau à côté de l'entrée.

« Dois-je entrer avec toi ? », demanda la femme. Je secouai la tête. « Merci beaucoup pour votre aide », dis-je.

Elle rit, un rire profond et amical. « Avec plaisir. Le médecin est compétent. Au revoir, petite ! »

Je suis sorti et lui ai fait signe alors qu'elle démarrait et disparaissait au tournant. Puis je me suis retrouvé seul.

Je me trouvais dans une ruelle, avec des maisons en rangée et des villas à deux étages de chaque côté. Par rapport au local délabré, je me sentais ici comme dans un décor de cinéma. Tout était propre et neuf, aucune tuile ne tombait, aucun crépi ne se détachait. Les gens

derrière les volets baissés dormaient profondément, sans savoir qu'il existait un autre monde, sale et détruit, complètement détruit. J'ai sonné longuement sans réponse. Je m'apprêtais à appuyer une deuxième fois sur le bouton doré à côté de l'entrée carrelée de marbre lorsque j'ai entendu des pas et que la lumière s'est allumée dans le hall. Enfin, une clé tourna, et la porte s'ouvrit, d'abord juste un peu, puis complètement. Devant moi se tenait une jeune femme en peignoir. Elle n'était pas maquillée, ses longs cheveux noirs attachés par un ruban. Son visage montrait qu'elle n'était pas ravie de ma visite.

« Le cabinet n'ouvre qu'à... », commença-t-elle. « Mon ami va très mal », l'interrompis-je. « Il a une forte fièvre. Probablement plus de quarante degrés. »

« On ne meurt pas d'une grippe », dit-elle. « Reviens à huit heures et demie. »

Je ne bougeai pas. « Ce n'est pas la grippe », dis-je. « C'est son ventre, quelque chose de dangereux. S'il vous plaît, il a besoin d'aide ! » La femme resserra son peignoir et me scruta de haut en bas. Je me suis senti honteux de mon pantalon sale, mes cheveux gras et les taches sur mon anorak. Mais je ne pouvais rien y

changer.

« Entre », dit-elle finalement. « Va t'asseoir dans la salle d'attente, je préviens mon mari. »

Je me suis assis. La chaleur dans la pièce avec les fauteuils tressés me rendait somnolent, je fermais les yeux à plusieurs reprises. Vous ne le croirez pas, je n'ai même pas pensé qu'elle pouvait appeler la police et que je serais piégé ici. J'étais trop fatigué pour de telles pensées. Sur un grand poster à côté de la porte, on voyait l'Uluru au lever du soleil. La roche brillait d'un rouge chaud magnifique. Encore l'Australie... était-ce un hasard ?

Puis la porte du cabinet s'ouvrit. Un homme en jean et chemise à carreaux s'avança. Sa peau était bronzée, il portait un petit bijou dans le lobe de l'oreille gauche. Le médecin semblait de l'âge de mon père.

« Désolé de t'avoir fait attendre », dit-il en me serrant la main. « J'étais de garde, je viens de me coucher. »

Il s'assit à un grand bureau vide, je me suis accroupi sur la chaise devant lui.

« Mon ami ne va pas bien », dis-je. « Que lui arrive-t-il ? »

« Quelque chose avec son ventre », répondis-je. « Il vomit du sang et a une forte fièvre. »

« Fantasme-t-il aussi ? »

« Un peu. »

Le médecin me regardait en silence. « Pourquoi ne retires-tu pas ta capuche ? », demanda-t-il.

Je haussai les épaules. Que pouvais-je répondre ? Que je ne voulais pas être reconnu ? Que mon visage était probablement déjà affiché dans tous les postes de police ?

« Très bien », dit le médecin. « Je viens avec toi. Où est ton ami ? »

« À l'ancienne scierie. »

Le médecin réfléchit, puis son visage se déforma en étonnement. « Ce n'est pas le local sur la route fédérale ? », demanda-t-il.

Je hochai la tête.

« Mais... je pensais... hm, il est fermé depuis longtemps », dit-il.

« S'il vous plaît, aidez-nous », dis-je. « Je vous expliquerai tout plus tard. »

--

chapitre 12

--

Alors nous étions assis dans la voiture. Le médecin avait enfilé une grosse veste en fourrure et mis une casquette avec des protections d'oreilles rembourrées. Sur le siège

arrière derrière lui se trouvait sa mallette médicale. L'intérieur de la voiture sentait les médicaments et un parfum assez fort. En quittant le village, il me regardait régulièrement de côté. Il conduisait plus prudemment que la gentille vieille femme qui m'avait amenée chez lui. Dans les nombreux virages menant à l'Ancienne Scierie, il réduisait fortement la vitesse.

À un moment, il rompit le silence.

« Toi et ton ami – vous êtes partis en cachette, n'est-ce pas ? »

« Oui. »

« Pourquoi vous êtes-vous enfuis de chez vous ? »

« Je ne peux pas vous le dire. »

« Tu ne veux pas. »

Il plongea la main dans la boîte à gants et me tendit une barre chocolatée.

« Tiens, tu dois avoir faim. »

Le médecin ne parlait plus après ça. Il se concentra sur la route toujours lisse sous la neige et sur la circulation qui s'épaississait. Je me penchai en arrière dans mon siège et fermai les yeux. Deux jours s'étaient écoulés depuis notre fuite de la carrière. Cela me semblait être des semaines.

Le médecin gara sa voiture devant le panneau

de l'Ancienne Scierie et sortit. « Le reste, il faudra le faire à pied », dit-il. Sa voiture n'avait pas de traction intégrale et risquait de rester coincée derrière nous. « Ce n'est pas loin... Quand j'étais enfant, je venais ici avec mes parents le dimanche après-midi. Je détestais ces promenades. Depuis, je connais bien la forêt. » En silence, nous marchions dans la neige. J'étais maintenant habituée, le docteur non. Tous les quelques mètres, il restait coincé et devait se tenir à moi pour ne pas tomber. Les branches des sapins pendaient encore plus bas que ce matin, et dans les zones dégagées, des congères de plusieurs mètres s'élevaient. Mais la neige avait cessé de tomber, et de premières taches de bleu apparaissaient dans le ciel. Le froid et le vent avaient diminué. Pourtant, je gardais ma capuche. Le médecin n'avait pas besoin de voir à quoi je ressemblais sans elle. La maison nous faisait face, tout aussi repoussante que lorsque je revenais de ma balade à l'aire de repos. « Ça a l'air horrible ici », dit le docteur en s'arrêtant. « Il y a dix ans encore, c'était un super restaurant. Par beau temps, les gens faisaient la queue à l'entrée. Le dernier propriétaire ne savait pas gérer l'argent, il a ruiné le local.

Domage. »

Je lui attrapai le bras. « Avancez », dis-je en le tirant. Ses histoires m'importaient peu, maintenant l'important, c'était Tom.

Il était allongé dans la chambre sombre, comme je l'avais laissé. Ses yeux étaient fermés, il ne réagissait même pas quand le médecin l'éclaira avec une petite lampe de poche, comme pour examiner la gorge.

« Il parlait encore tout à l'heure », dis-je.

Le docteur ouvrit silencieusement sa mallette et commença l'examen : pouls, tension, je ne sais quoi. Finalement, il remonta le pull de Tom, couvert de sang séché. La blessure par balle sembla l'effrayer. À la lueur de la lampe, je le vis déglutir avec force. Jusqu'à cet instant, je croyais que rien ne pouvait surprendre un médecin.

« C'est donc ça, le problème avec son ventre », murmura-t-il. « Que s'est-il passé ? »

« Quelqu'un a tiré sur lui. »

« Qui ? »

Je me tus.

« Quand ? »

« Hier. »

« Et tu viens seulement ce matin me voir ? »

« Aidez-le, s'il vous plaît ! »

Le médecin sortit une paire de ciseaux de sa

mallette et découpa précautionneusement le T-shirt. Au niveau du projectile, le tissu était déchiré. Il retira le tissu autour de la plaie en cercle et la nettoya à l'alcool. S'il m'avait demandé de l'aider, je l'aurais fait. En regardant, je ne ressentais aucun dégoût.

Tom ne semblait rien remarquer, il ne grimacait même pas.

« Comment ça va ? » demandai-je.

Le médecin banda la plaie, recouvrit Tom et se redressa. « Il doit aller à l'hôpital immédiatement. Il a perdu beaucoup de sang. »

« Je veux dire, il va s'en sortir ? » demandai-je.

Le docteur sortit alors un téléphone portable de la poche de sa veste en fourrure et composa un numéro.

« Docteur Schmidt ici. Envoyez une ambulance à l'Ancienne Scierie. – Comment ? – Oui, exactement là-bas. – Bon sang, je sais que le bâtiment n'est plus en service ! – Une personne gravement blessée. – Blessure par balle. – Dans une demi-heure ? Êtes-vous fous ? – Très bien, à tout de suite. Vous partez immédiatement », dit-il en me parlant.

« Tom va s'en sortir ? », répétais-je. « S'il vous plaît, vous devez me le dire ! »

Le médecin mit une cigarette à sa bouche. « Une

aussi ? » demanda-t-il.

Je secouai la tête.

« Ça n'a pas l'air bon », dit-il. « Pas bon du tout. Le canal de la balle est infecté. Dans quel état sont les organes internes, on le saura seulement à l'hôpital. »

« Va-t-il... » Je déglutis. « Va-t-il mourir ? » Mourir ? Le médecin haussa les épaules, inspira la fumée de sa cigarette et l'expira contre le plafond.

« J'espère que non. Comment t'appelles-tu, au fait ? »

« Lina. »

« D'accord, Lina. Vous avez braqué une banque, n'est-ce pas ? »

Je sursautai. L'homme m'avait reconnue malgré ma capuche.

« Quelle banque ? » demandai-je, aussi innocente que possible.

« J'ai vu vos photos dans le journal hier. Vous êtes le gang de vélos. Où est le troisième ? »

« Ce Russe ? »

« Jurij n'était pas Russe », dis-je avec colère. « Il était Allemand. Comme vous et moi. »

« Était ? »

Le docteur n'avait pas besoin de tout savoir. J'étais reconnaissante qu'il soit venu aussi

simplement. Mais ça s'arrêtait là. Sans un mot, je me mis à genoux près de Tom et lui essuyai la sueur du front. Allongé ainsi, il semblait paisible. La froideur des deux derniers jours avait disparu de son visage.

« Tom ! » criai-je.

« Il ne t'entend pas », dit le médecin.

« Tom ! » criai-je une seconde fois.

Quelques muscles du visage de Tom bougèrent et il ouvrit les yeux. Ils brillaient fiévreusement.

Mais il me reconnut.

« Lina », murmura-t-il à peine audible.

Je lui caressai les cheveux. « Tu vas à l'hôpital », dis-je. « L'ambulance est déjà en route. Tout ira bien. Tiens bon, Tom, s'il te plaît ! »

Il fit un sourire tordu. « Tout ira bien ? »

murmura-t-il, puis referma les yeux. Sa main tenait fermement mon avant-bras. Je sentais son pouls, rapide et irrégulier.

« Il va mourir », dis-je au médecin. « Pourquoi ne l'admettez-vous pas ? »

Il laissa tomber sa cigarette et l'écrasa avec son talon.

« En médecine, rien n'est prévisible », dit-il. « Ton Tom n'a pas beaucoup de chances. Mais c'est un garçon robuste. Peut-être qu'il s'en sortira. »

--

chapitre 13

--

On entendait des sirènes. Elles se rapprochaient, puis s'arrêtèrent brusquement. Pendant que je restais auprès de Tom, le médecin sortit. Peu après, il revint avec deux ambulanciers et un médecin urgentiste. « On est restés coincés dans une congère en venant par le bois », râla l'un des ambulanciers.

Derrière l'équipe de secours, quatre policiers en uniforme et deux hommes en civil entrèrent dans la chambre. Ils formèrent un cercle étroit autour de Tom et moi. Six policiers contre un garçon gravement blessé et une fille ! Rien ne pouvait plus mal tourner.

Après un rapide examen du médecin urgentiste, les ambulanciers déposèrent Tom avec précaution sur une civière, le recouvrirent d'une grosse couverture en laine et l'attachèrent. Puis ils le soulevèrent et l'emportèrent dehors.

« Je peux venir ? » demandai-je.

Le médecin haussa les épaules et regarda les

policiers.

« Tu restes ici », dit l'homme le plus costaud des deux en civil. « On a encore besoin de toi. »

Le docteur Schmidt rassembla ses affaires. « Je dois y aller », dit-il en me serrant la main.

« Merci d'être venu avec moi. Tout le monde ne l'aurait pas fait », dis-je, puis demandai :

« Pourquoi avez-vous alerté la police ? »

« Je ne l'ai pas fait », répondit le médecin. « Pour une blessure par balle, la centrale d'urgence le fait automatiquement. »

Après le départ du médecin, l'homme en civil parla avec les policiers en uniforme. J'entendis qu'il leur ordonnait de fouiller la maison et le terrain. Puis il se présenta : « Je suis le commissaire Hertel de la police criminelle. Et toi, tu es Lina Marx, si je ne me trompe pas. »

Je hochai la tête.

« Celui qu'on vient de sortir, c'est ton ami Tom Gatow, non ? »

Je hochai de nouveau la tête.

« Et le troisième ? Ce Jurij Holzmann ? »

« Mort. Abattu. »

« Par qui ? »

« Par Tom. Mais c'était un accident. Ils se sont disputés et ça a dégénéré... »

Le commissaire regarda autour de lui. « Où est

Jurij ? »

« Je ne sais pas. Tom l'a emmené dehors à un moment donné. »

À ce moment, un policier revint et murmura quelque chose au commissaire.

« Ils ont retrouvé le Russe », dit-il à moi.

« Il n'était pas... », commençai-je, puis m'arrêtai. Russe ou Allemand, ça n'avait plus vraiment d'importance. « Puis-je voir Jurij ? »

Il haussa les épaules. « Si tu veux absolument. Ce n'est sûrement pas beau à voir. »

Je le suivis derrière la maison. Il y avait là un enclos en planches, semblant avoir abrité des chiens de garde. La nuit précédente, j'avais regardé ici, mais dans l'obscurité, je n'avais rien vu. À côté, du bois était empilé en grandes piles. Entre ces tas, des policiers se penchaient sur un corps, et l'on voyait à peine les chaussures dans la neige, encore salies.

« Faisons passer Lina », dit le commissaire.

Le corps de Jurij était raide de froid, sa veste avait l'air sculptée. Ses yeux ouverts ne regardaient nulle part, avec une expression de surprise. Les policiers s'écartèrent, je m'agenouillai près de Jurij et lui passai la main sur le front. Elle était froide comme du marbre. Vous voulez savoir ce que j'ai ressenti ? Ma

réponse vous choquera : rien. Je n'ai rien ressenti. Ce n'était plus le Jurij que je connaissais et que j'aimais tant. C'était un être complètement étranger, aussi loin de moi que la lune. Je n'ai pas pleuré, je n'étais même pas triste. Dans ma gorge, quelque chose me bloquait, me pétrifiait, oui, c'est le mot exact. « Et ? » demanda le commissaire à son collègue en civil.

« Tiré en plein cœur », répondit-il, « à bout portant. »

« Signes de lutte ? »

L'homme secoua la tête.

« Aucune ? »

« Non, juste des ecchymoses aux genoux, peut-être un peu anciennes. »

« Il est tombé de son vélo », ajoutai-je. « Quand nous avons fui. »

« Peut-on emporter le corps ? » demanda l'homme.

« Bien sûr », répondit le commissaire. Il me prit par le bras et me conduisit devant la maison. Le soleil sortait entre les nuages et transformait la forêt, le ruisseau et la clairière en un paysage féerique. Je fermai les yeux et sentis la chaleur sur ma peau. J'aurais dû avoir peur de ce qui m'attendait, mais je ne ressentais que du

soulagement. C'était fini, la folie avait pris fin.

« Tes parents sont au courant ? Faut-il les prévenir ? » demanda le commissaire.

J'ouvris les yeux. « Ne puis-je pas rentrer chez moi ? »

« Non. Nous devons t'emmener. Après tout, vous avez braqué une banque », répondit-il.

« Nous ne l'avons pas fait ! »

Le commissaire sourit. « On vous a vus. Nous avons beaucoup de témoins, autant qu'on voudrait toujours. Et ton Tom a été filmé par la caméra de surveillance de la banque. De plus, vous vous êtes enfuis après le braquage. Qui fuit quand il est innocent ? Explique-moi ! »

« Nous ne voulions pas braquer la banque !

C'était un jeu ! Croyez-moi ! » criai-je.

Avant qu'il ne réponde, son portable sonna. Il l'écouta, puis se tourna vers moi.

« Il est mort », dit-il.

« Tom ? »

Il hocha la tête. « Il est mort en route pour l'hôpital. On n'a pas pu le sauver. »

Tom et Jurij morts – c'était impossible, ça n'arrive que dans les mauvais films ! Était-ce de ma faute, parce que Jurij était jaloux de Tom ? Deux garçons et une fille, ça ne pouvait pas bien se passer ? Pourquoi n'avais-je pas compris plus

tôt ?

Je ne recevrais jamais de réponses à mes questions. Ceux qui auraient pu me les donner étaient tous deux morts.

Je plongeai la main dans les poches de mon anorak, sortis l'argent et le donnai au commissaire. Quelques billets tombèrent au sol. Il les ramassa.

« Il manque 200 euros », dit-il.

« Je les avais pris pour faire des courses », répondis-je.

Le commissaire mit les billets dans un sac plastique transparent. « Comment as-tu cet argent ? » demanda-t-il.

« Tom me l'a donné. »

« Il te l'a donné ? Juste comme ça ? »

« Oui. Juste comme ça. »

« Tu pourras tout expliquer en détail au poste », dit-il.

Je haletai. « Ça veut dire... je suis arrêtée ? »

Le commissaire hocha la tête. « Pour le braquage et le soupçon de meurtre de tes deux amis. »

À ce moment, je crois que je me suis évanouie. Je n'ai plus de souvenirs. Dans l'ambulance, je repris connaissance. Une perfusion était dans mon bras, un sac de liquide transparent

suspendu au-dessus de moi. Au bout de la civière, un policier rongea ses ongles. Un homme en veste orange-rouge se pencha sur moi et me tapota la joue.

« Bonjour », dit-il gentiment.

J'essayai de parler, mais c'était très difficile.

« Que s'est-il passé ? » demandai-je.

« Tu t'es effondrée », dit l'homme. « Ça faisait sans doute trop pour toi. »

« Où allons-nous ? »

« À l'hôpital. »

« Pas en prison ? »

Il rit. « Mais où penses-tu ! Après un malaise, on va à l'hôpital. »

« Pouvez-vous prévenir mes parents ? » demandai-je.

« Ne t'inquiète pas, le commissaire s'en chargera », dit le secouriste.

Je refermai les yeux. Peut-être que mes parents pourraient me rendre visite à l'hôpital. Il fallait absolument que je leur raconte ce qui s'était passé. Ils ne devaient pas l'apprendre par le journal. Ils ne devaient jamais croire, ne serait-ce qu'un instant, que j'étais une voleuse ou une meurtrière.

--

chapitre 14

--

Ce qui a suivi mon arrestation à l'« Alte Mühle », vous le savez. En tant que mon avocat, vous avez lu les procès-verbaux des interrogatoires. J'étais tellement soulagée quand les gens de la police criminelle m'ont enfin laissée tranquille avec leurs questions. Parfois, je ne savais plus moi-même si ce que je leur racontais était vraiment arrivé. Souvent, j'étais sur le point de croire ce que les policiers essayaient sans cesse de me faire croire : que c'avait été un véritable braquage de banque, que j'avais froidement abattu Tom et Jurij pour m'emparer de tout l'argent, que je n'avais pas eu le courage de donner à Tom un second coup de feu, que finalement ma conscience s'était manifestée et que j'avais fait venir le médecin. À la fin de ces interrogatoires, j'étais tellement fatiguée que j'aurais préféré tout avouer juste pour pouvoir retourner dans ma cellule et dormir. La détention provisoire est un endroit étrange.

Certains jours, je me sens terriblement mal, j'ai les pires cauchemars ; d'autres jours, je suis presque contente d'être là, car je n'entends pas le vacarme qu'ils font dehors à mon sujet. Après ma sortie de l'hôpital, ils m'avaient d'abord mise dans une cellule avec deux autres filles. Je ne m'entendais pas avec elles, je ne pouvais simplement avoir personne autour de moi. Finalement, ils m'ont donné une cellule individuelle, après avoir longuement réfléchi à savoir s'ils pouvaient oser. À cause du risque de suicide, et tout ça. Mais depuis, je vais nettement mieux.

Je réfléchis beaucoup et je lis ; la bibliothèque n'est pas si mal. Ces derniers jours, j'ai passé mon temps à écrire ce long rapport pour vous. J'ai commencé le matin et je n'ai arrêté qu'en fin de journée. Peut-être que, avec ce que vous savez jusqu'à présent, vous n'êtes pas beaucoup plus avancé. Pour moi, en tout cas, écrire était important. Parce que je suis à nouveau sûre de moi. Parce que je ne laisserai personne me faire croire que j'ai tué Jurij et Tom. Parce que j'ai compris que, avec notre jeu, nous étions tombés dans un engrenage qui a fini par coûter la vie à quelqu'un.

Oui, j'ai des remords. Bien sûr. J'aurais pu

arrêter le jeu plus tôt. J'aurais dû convaincre Jurij et Tom que nous n'avions aucune chance. Je n'aurais pas dû les laisser seuls dans le local. Et je me torture toujours de ne pas avoir fait venir le médecin plus tôt. Le fait que le commissaire m'ait dit que Tom n'aurait de toute façon eu qu'une chance minimale de survie n'a pas aidé. Et cela seulement s'il avait été immédiatement emmené à l'hôpital et opéré après les coups de feu.

D'ailleurs, lors de mon dernier interrogatoire, j'ai appris que les médecins avaient trouvé sur Tom des traces de violence à la tête et à la poitrine. Dans les jours précédents, j'avais toujours raconté au commissaire exactement ce que je vous ai écrit dans mon rapport : que je m'étais précipitée sur Tom après qu'il m'eut dit que Jurij était mort. Le commissaire ne me croyait pas. Selon lui, en tant que karatéka expérimentée, j'aurais neutralisé Tom avec des coups précis et l'aurais ensuite abattu dans le ventre. N'est-ce pas fou ? J'apprends une technique de combat pour pouvoir me défendre en cas d'urgence dans la rue. Et ma prof de sport me présente comme un exemple à l'école. Et maintenant, ils utilisent exactement cela contre moi, croyant que j'aurais tué mon ami avec cette technique.

À part mes parents et vous, personne ne donne de nouvelles. Même pas Melanie. Pourtant, nous avions promis de ne jamais nous abandonner. Grand serment. Peut-être a-t-elle honte d'avoir connu quelqu'un comme moi.

Mes parents me rendent visite dès qu'ils ont l'autorisation. Mon père se reproche des choses. Il dit qu'il ne s'est pas assez occupé de moi. Quel non-sens ! Je n'aurais vraiment pas eu envie de jouer au Halma avec lui l'après-midi ou d'aller au zoo. Non, j'ai profité des mois passés avec Jurij et Tom, d'une amitié dont j'avais toujours rêvé. Mon père n'a aucune culpabilité, c'est du moins ce que je pense. Et ma mère ? Elle m'a un peu embêtée, comme toutes les mères. Tout à fait normal. Elle ne m'a pas chassée de la maison, même si elle le croit maintenant.

Le message de la semaine dernière, selon lequel les parents de Tom et Jurij se constitueront partie civile lors du procès, m'a beaucoup attristée. En réalité, ils devraient me connaître, puisque je suis souvent allée chez eux.

Supposons que j'aie vraiment tué Tom et Jurij – pourquoi ne serais-je pas simplement partie avec l'argent ? Avec cinquante mille euros, je serais arrivée jusqu'en Terre de Feu ou dans le désert

de Gobi. Pourquoi ai-je fait venir un médecin à l'« Alte Mühle » et me suis ainsi mise en danger d'être attrapée ? Pourquoi n'ai-je pas caché l'argent que Tom m'avait donné dans un endroit sûr ? J'aurais dû savoir que cela me rendrait très suspecte si l'on trouvait les billets sur moi !

Non, je crois que les parents de Tom et Jurij ont désormais adopté l'opinion des journaux. Les journalistes m'appellent « l'Ange de glace ». Ils disent que je suis calculatrice et avide d'argent. Que j'étais la véritable chef de la bande de cyclistes. Quelle absurdité, il n'y a jamais eu de bande. Et encore moins de chef. Juste trois personnes qui s'aimaient bien.

Dans deux semaines, ça commencera. Même si le public sera exclu du procès, j'ai peur. Il y a beaucoup de choses contre moi. Peut-être que ce rapport vous aidera. Peut-être que vous me connaissez mieux maintenant qu'à travers nos conversations.

Si les juges ne me croient pas, je risque dix ans, j'ai vérifié. La peine maximale pour « l'Ange de glace », écriront-ils dans les journaux. Vous savez quel âge j'aurai quand je sortirai ? Vingt-cinq ans ! Ma mère avait vingt-deux ans quand elle m'a eue... Pourtant, je suis innocente. Bon, pas totalement, je l'admets. On peut m'accuser

de complicité de vol de voiture. Et le cambriolage du local de loisirs n'était pas correct non plus. Normalement, on m'imposerait un service social ou au pire quelques semaines de détention pour mineurs.

Vous devez absolument interroger le caissier de la banque et ses collègues, promettez-le-moi ! Ils peuvent confirmer que Tom ne les a pas menacés, qu'il a pris l'argent sans agiter son arme. Nous aurions vu cela depuis l'extérieur, Jurij et moi, même si Tom était à moitié de dos. Les preuves ne doivent pas être contre nous, je trouve. Jurij savait crocheter n'importe quelle voiture. Pourquoi aurions-nous pris nos vélos pour fuir ? Et sous la neige ? Le tribunal doit être convaincu, non ?

Le juge n'est pas bête. J'espère au moins. Il comprendra sûrement que, par un bête hasard, notre jeu nous a mis dans le pétrin. Et si je suis coupable, c'est une chose avec laquelle je devrai faire face autrement. Pas dans une prison pour jeunes.

« Ça ne sera pas si grave », m'avez-vous dit lors de votre dernière visite ici. Vous souvenez-vous ? « Si nous avons beaucoup de chance, tu t'en sortiras avec un bleu, Lina. » Vous êtes un super avocat, le meilleur, affirme mon père. Il est

vraiment fier de vous avoir engagé. (Au fait, avec quel argent vous paye-t-il ?) Je me préparerai bien pour le procès, mieux que pour n'importe quel examen à l'école. Je vous le promets. J'ai tout le temps qu'il faut.

Mais vous devez me croire. Sans ça, rien ne marchera. J'en ai besoin, vous n'avez pas idée. Lors de nos dernières rencontres, j'avais l'impression que vous ne le faisiez pas, que vous doutiez. Pourtant, l'histoire du braquage involontaire est vraie. À cent pour cent ! Peut-être pouvez-vous convaincre le tribunal que c'était vraiment le cas. Justement parce que ça semble incroyable. Personne ne pourrait inventer ça.

C'est tout. Pour le moment, je n'ai rien de plus à raconter. Maintenant que l'histoire est sur le papier, je me sens beaucoup mieux. La nuit dernière, j'ai dormi profondément pour la première fois. Jusqu'au réveil. Jusqu'à ce que la course dans les couloirs commence. Faites de mon rapport ce que vous voulez. Donnez-le aux journaux ou à la télévision. Peut-être que ce stupide bavardage s'arrêtera enfin.

--

épilogue

--

Lina Marx a été condamnée dans un procès basé sur des indices à une peine de cinq ans de détention pour vol de banque et vol de voiture. Les accusations de meurtre concernant Jurij Holzmann et Tom Gatow ont été abandonnées. Après avoir purgé les deux tiers de sa peine, Lina Marx est libre depuis quelque temps. Pendant sa détention, elle a obtenu son diplôme de fin d'études secondaires (Realschulabschluss) et elle va bientôt commencer une formation de paysagiste. Par ailleurs, avec l'aide de son avocat, elle cherche à obtenir la réouverture du procès. Quelques semaines après la fin du procès, le père de Lina Marx a subi un AVC et est décédé quelques jours plus tard. Sa mère a depuis déménagé à Francfort et y a trouvé un emploi comme aide-cuisinière dans un hôtel. Bien qu'un journal à sensation ait pris en charge une partie des frais du procès, Ingrid Marx est fortement endettée. Pendant les deux semaines du procès, les employés de la classe d'épargne de la Luisenstraße sont restés fidèles à leur version, affirmant que Tom Gatow les avait menacés

avec un pistolet. Comme aucun témoin ne pouvait confirmer la version contraire de Lina Marx, le tribunal a considéré que le vol de banque était prouvé.

Quant à la mort de Tom Gatow et Jurij Holzmann, aucune implication de Lina Marx n'a pu être démontrée. Tant l'expert de l'accusation que celui de la défense se sont contredits à plusieurs reprises. Finalement, le tribunal a suivi les arguments de l'avocat de la défense, qui a longuement cité dans sa plaidoirie le rapport écrit de l'accusée. Le pistolet avec lequel Jurij Holzmann a été tué et Tom Gatow gravement blessé n'a d'ailleurs toujours pas été retrouvé.